

8405 c 43

T H E O R I E *K*

D E S

S E N T I M E N S

A G R É A B L E S.

Où, après avoir indiqué les règles que la Nature suit dans la distribution du plaisir, on établit les principes de la Theologie naturelle & ceux de la Philosophie morale.

À L O N D R E S,

CHEZ JACQUES BRAKSTONE,

M D C C L.

THE

NEW

EDITION

OF THE
HISTORY OF THE
CITY OF LONDON
FROM THE
EARLIEST PERIODS
TO THE PRESENT





P R E F A C E

D E

L' E D I T E U R.

LE premier *Essai* de cet Ouvrage fut fait à la hâte en forme de Lettre, adressée à Mylord¹ * * *. Quelcun fit imprimer cette Lettre à l'inscû de l'Auteur, dans un Recueil de

Bolingbroke^{*} 2

Piè-

The author Mons^r de Poullé

IV P R E F A C E.

Pièces choisies *in-12.* à Paris chez Pissot 1736. Elle portoit alors le titre de *Réflexions sur les sentimens agréables & sur le plaisir attaché à la vertu.* Un homme de goût , ayant une petite Imprimerie à sa Campagne pour son amusement , en fit usage pour régaler ses amis d'une belle Edition de ce petit Ouvrage *in-8°.* 1743. L'Auteur qui l'ignoroit & qui ne regardoit cette première composition que comme une ébauche nullement destinée à voir le jour , se vit engagé par-là & fortement sollicité à développer ses pensées , & à donner à ce Traité plus de régularité & d'étendue. Mais en même tems qu'il a bien vou-

P R E F A C E. v

voulu le faire, il a exigé que son nom demeurât caché, tant sa modestie & son goût pour la retraite lui font fuir tout ce qui mène à la réputation. Je lui obéis à regret; mais je me prévaudrai du moins de son éloignement, pour dire librement ce que je pense de son Ouvrage.

IL me paroît que c'est un précieux morceau de Philosophie morale, profond dans sa brieveté, & dont la forme élégante & fleurie renferme des sujets de la plus haute importance. Il s'agit de découvrir la source & la mesure de nos goûts, de nos plaisirs, & de nos devoirs, ce qui donne la clé de tout le systême de l'humana-

VI P R E F A C E.

nité. Dieu ayant doué l'homme de plusieurs facultez , tant corporelles qu'intellectuelles , & cela pour tendre au bonheur ; il a voulu le conduire à son but , non-seulement par la voye du raisonnement , mais par celle de l'instinct & du sentiment , qui est un ressort plus prompt & plus efficace. Ainsi la Nature nous avertit tout d'un coup par un sentiment de douleur de ce qui nous seroit nuisible , & nous attire au contraire par un sentiment agréable vers tout ce qui peut favoriser la conservation de notre être , & la perfection ou le bon état de nos facultez , qui sont les deux points d'où notre bonheur dépend. Jusques-

P R E F A C E. VII

ques-là il n'y a rien qui n'ait déjà été observé par plusieurs Philosophes modernes. Mais voici comment notre Auteur suit & particularise cette observation. Nos facultez ne peuvent être d'usage, ni se développer, qu'autant qu'on les exerce : le mouvement ou l'action nous est donc nécessaire, sous peine de tomber dans l'engourdissement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le sommes, toute action excessive & violente useroit & détruiroit nos organes : il ne nous faut donc qu'un mouvement ou un exercice modéré ; c'est ainsi que l'usage ou la perfection de nos facultez se concilie avec le

VIII. P R E F A C E.

premier intérêt, qui est celui de notre conservation. Or c'est justement à ce milieu, je veux dire à un exercice modéré de nos facultez, que la Nature, ou pour mieux dire, le Créateur, a sagement attaché le plaisir.

NOTRE Auteur, partant de ce principe & ne le quittant plus, passe en revuë les plaisirs des sens, ceux de l'esprit & ceux du cœur; rendant raison dans un détail très curieux, de tout ce qui s'appelle beauté & agrément, dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, dans les visages, dans les couleurs, dans les sons, dans la figure, la proportion, la symmétrie, la variété & la nouveauté
des

P R E F A C E. IX

des objets ; dans les goûts de chaque âge , dans les pensées , dans le langage & le stile , dans les Sciences , dans les passions , dans les mouvemens de l'ame , dans la bien-veillance , la justice , la valeur , en un mot , dans tout ce qui est de l'ordre moral ou physique , & qui s'accorde avec l'utilité réelle & générale de l'homme.

PAR là on remonte sans peine à une première Cause intelligente & bien-faisante , qui a établi cette belle harmonie , & qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité , qui , à tout prendre , convenoit le mieux à nos besoins , quoi qu'en aït pû dire Mr. Bayle,

* 5 dont

x *P R E F A C E.*

dont les vains argumens sont ici solidement réfutés.

N O T R E Philosophe toujours animé par de bonnes vuës , s'applique particulièrement à montrer comment l'homme trouve son bonheur dans la pratique de ses devoirs , tant envers Dieu , qu'envers le prochain & envers soi-même ; après quoi raisonnant sur les biens & les maux dont chaque condition est parsemée , il peint d'une manière vive & agréable la prééminence des biens de l'ame , & les avantages que chacun peut tirer du bon usage de ses facultez , pour se rendre la vie douce & pour contribuer au bien public , par une suite d'occupations raisonnables.

C E T.

P R E F A C E. XI

CETTE courte Analyse suffira pour faire comprendre au Lecteur , qu'on trouve ici les vrais principes de la Theologie naturelle , de la Morale , de l'Eloquence , & du Goût , soit par rapport aux beaux Arts , soit par rapport aux Ouvrages d'esprit. Sur-tout on y apprendra ce qui est le principal but de la Sagesse , je veux dire le grand art de se trouver heureux , ou de le devenir.

PLATON entre les anciens , & quelques modernes , François & Anglois , nous ont déjà dit une partie de ce qu'on lira dans ce Traité. Mais je n'en connois aucun qui ait si bien saisi le vrai principe , ni qui l'ait développé
avec

XII P R E F A C E.

avec tant de finesse & de précision. Ici la Sagesse perd ses rides & se montre accompagnée des Graces. On a remarqué avec raison, qu'il est à désirer que ceux qui étudient les Belles-Lettres y portent un esprit philosophique; on verra ici avec plaisir combien la Philosophie, à son tour, peut être parée par les Belles-Lettres.

A Genève le 12. Avril

1747.

J. V.

TA-



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

CHAPITRE I. *Il y a une Science des Sentimens aussi certaine & plus importante qu'aucune Science naturelle.* Page 1

CHAP. II. *Où l'on expose le plan de cet Essai.* 9

CHAP. III. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes.*

XIV T A B L E

*ganes du corps sans les affoi-
blir.* II

CHAP. IV. *Il y a un agrément
attaché à ce qui exerce l'esprit
sans le fatiguer.* 17

CHAP. V. *Il y a un agrément
attaché à tous les mouvemens du
cœur, que la haine & la crain-
te n'empoisonnent pas.* 30

CHAP. VI. *De la beauté du
Corps, de l'Esprit & de l'A-
me.* 39

CHAP. VII. *De l'harmonie du
Style.* 47

CHAP. VIII. *De l'agrément at-
taché aux Biens honnêtes.* 67

CHAP.

DES CHAPITRES. xv

CHAP. IX. *Des modifications du
cerveau, qui précèdent ou ac-
compagnent les sentimens agréa-
bles.* 77

CHAP. X. *Les loix du sentiment
annoncent une souveraine Intel-
ligence.* 86

CHAP. XI. *Les loix du sentiment
annoncent une Intelligence bien-
faisante.* 98

CHAP. XII. *Du plaisir attaché
à l'accomplissement de nos devoirs
envers Dieu.* 104

CHAP. XIII. *Du plaisir attaché
à l'accomplissement de nos devoirs
envers nous-mêmes.* 107

CHAP. XIV. *Du plaisir atta-
ché*

XVI TABLE DES CHAP.

*ché à l'accomplissement de nos
devoirs envers les autres hom-
mes.* 120

CHAP. XV. *Du bonheur atta-
ché à la vertu.* 129

CHAP. XVI. *Où l'on recherche
quels sont les genres de vie les
plus heureux.* 135

CHAP. XVII. *Où l'on prouve
que la Philosophie morale est à
la portée de tous les hommes.* 139

THEO-



THEORIE DES SENTIMENS AGRÉABLES.

CHAPITRE I.

*Il y a une Science des Sentimens
aussi certaine & plus impor-
tante qu'aucune Scien-
ce naturelle.*

IL y a eu des Philosophes,
qui par leurs observa-
tions ont appris de la
Nature quelques-unes
des règles qu'elle s'est
prescrites dans la distri-
bution des mouvemens. Le recueil
A &

& le développement de ces Loix a formé une science, où brille la même évidence que dans la Geométrie. L'ordre qui règne dans la suite des changemens qu'éprouvent les corps, fera-t-il un objet privilégié de nos connoissances ? & l'esprit n'aura-t-il aucune prise sur l'ordre des changemens qu'il éprouve en lui-même ? Seroit-il possible que le flambeau de l'expérience, qui nous éclaire sur ce qui précède ou accompagne la naissance des mouvemens, s'éteignit aussi-tôt que nous porterions les yeux sur la naissance de nos sentimens ? Il est vrai que la matière, l'espace & le tems, qui par leur différente combinaison expriment toutes sortes de mouvemens, ont l'avantage de se prêter aisément à des calculs Geométriques, & de leur fournir une vaste carrière : Mais quoi-que les modifications secretes du corps & de l'ame, qui font éclore en nous les sentimens, ne soient point susceptibles de mesure précise, elles n'en sont pas moins des objets d'une connoissance certaine : & si la theorie du mou-

vement parcourt, pour ainsi dire, le compas à la main; l'immensité de l'espace & du tems; la theorie du sentiment concentrée dans un cercle plus étroit, n'a pas à la vérité une marche si brillante; mais elle ne l'aura pas moins sûre, pourvu qu'elle ait l'attention de s'appuyer sur des observations incontestables, & de développer ses expressions, de façon à ne présenter à l'esprit que des idées distinctes.

LA certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses; c'est leur importance qui en fait le prix. Il n'en est aucune qui mérite plus de nous intéresser que celles qui roulent sur la distribution du plaisir; leur objet est celui même de nos desirs. Je sens bien que des recherches qui ne donneront que des idées, inspireront d'autant plus de dédain, qu'elles sembloient annoncer des sentimens. Des réflexions abstraites suffisent pour jeter de la tristesse sur le tableau même de la joye. Mais ce n'est point à l'imagination que je me propose de parler ici du plaisir. Con-

tent de le faire connoître, je n'aspire point à le faire sentir. Les loix qui en régulent la naissance, ressemblent assez à la source de ce fleuve bienfaisant qui enrichit l'Egypte: on peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits; a-t-on la curiosité de les découvrir? on a des déserts à traverser. Il me semble cependant que ceux, qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une sorte de sentiment: c'est jouir de la Nature que d'en entrevoir la beauté.

LA Theorie des sentimens n'a pas seulement l'avantage de nous offrir un spectacle digne de notre attention, elle fournit encore des principes aux Arts qui nous intéressent le plus.

CEUX qui ont excellé parmi les Poètes, les Orateurs, les Peintres, n'ont pas toujours agi par l'inspiration soudaine d'un instinct aveugle; ils ont souvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes sur ce qui pouvoit plaire à l'esprit; ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages; & c'est en les y recueillant qu'on a formé les

les theories de la Poësie, de l'Eloquence & de la Peinture. Toutes ces spéculations particulières sont autant de démembrements que la theorie des sentimens est en droit de revendiquer.

DE tous les arts il n'en est point de plus important que celui d'être heureux; & il n'en est aucun où tant d'opinions différentes se soient élevées sur les ruines les unes des autres. On sait que *Varron* en a compté jusqu'à près de trois cent, sur ce qui faisoit la félicité de l'homme en cette vie. C'est cependant de cette question que partent les principes de la Philosophie morale. Or, pour la résoudre avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux loix du sentiment, les rapprocher, & se laisser conduire au fil des conséquences.

DANS le Dialogue de *PLATON* sur la République, ou plutôt sur la Justice intérieure, quelques-uns des Interlocuteurs se plaignent que les Législateurs & les Philosophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embrasser, que la considération des

biens qui marchent à sa suite. Ils exigent de SOCRATE qu'il leur prouve, que par ses propres charmes, elle fait le bonheur de ceux qui la possèdent; & c'est ce qu'il exécute par un long parallèle des différentes formes de Gouvernement, avec la République intérieure que forment en nous la Raison & les passions.

Ce dogme de l'Ecole Platonicienne peut, ce me semble, s'établir d'une façon directe par la théorie des sentimens. Creusons-la, & nous en verrons sortir les principes d'une Morale exacte. Nous reprocherons à EPICURE de n'avoir été voluptueux qu'à demi, & de n'avoir pas assez senti le prix & l'étendue des plaisirs de l'esprit; & nous reconnoîtrons que la Vertu est le moyen le plus sûr que la Nature nous offre, pour écarter les sentimens affligeans, & pour rassembler les sentimens agréables.

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent que l'Evangile condamne la Vertu à être malheureuse en cette vie. La Loi de Dieu qui, suivant l'Ecriture
Sain-

SENTIMENS AGRÉABLES. 7

Sainte , a tant d'attraits par elle-même , n'est pour eux qu'un joug insupportable. Ils se porteroient aux plus grands crimes, si la crainte qui les enchaîne , les laissoit en liberté ; également malheureux par le vice qui les tyrannise , & par le supplice qui les effraye. Il n'en est pas ainsi de ceux dans le cœur de qui (*) *la charité l'emporte sur la crainte*. Ils n'apperçoivent dans l'Evangile & dans les Prophètes , suivant l'expression de JESUS-CHRIST, que l'obligation d'aimer Dieu & son prochain ; & qu'y a-t-il que notre Raison n'avoué , & que notre cœur ne doive agréer , soit dans des mouvemens de bienveillance pour nos semblables, soit dans la soumission aux volontez d'un Être souverainement sage ?

PAR l'ordre de la Nature , un usage convenable de nos facultez est toujours accompagné de sentimens agréables. Cette source de plaisirs vertueux ne coule pas moins pour le Chrétien
que

(*) I. Jean IV. 18.

8 THEORIE DES

que pour l'Infidelle. Mais par l'ordre de la Grace, le Chrétien est infiniment plus heureux par ce qu'il espère, que par ce qu'il possède. Les fleurs qu'il cueille ici - bas sont pour lui des germes d'un bonheur éternel.

LA theorie des sentimens & la Théologie morale, arrivent donc par des routes différentes à un même but. Chacune d'elle, dans la comparaison des biens présens, en fixe la valeur, par des principes particuliers, & les évaluë néanmoins l'un par rapport à l'autre dans la même proportion. Mais la theorie des sentimens a sur la Théologie morale l'avantage, qu'en établissant les mêmes Loix, elle les fait, pour ainsi dire, accepter par l'amour-propre.



CHAPITRE II.

Où l'on expose le plan de cet Essai.

DANS la foule des biens & des maux qui s'offrent à nous de toutes parts, rien ne nous importe davantage que d'en faire un juste discernement. Nous l'entreprendrions en vain sans le secours des sentimens agréables & douloureux. Leur lumière bien-faisante éclaire notre choix; une impression de plaisir est répandue sur ce qui est de nature à favoriser notre conservation; au contraire, ce qui la menace s'annonce par une impression de douleur. C'est à l'établissement de cette Loi que nous sommes redevables de la durée de notre vie, de la perfection de nos facultez, & de l'acquisition de cette légère portion de bonheur que la Nature a mis à notre portée. Ce seul principe, en se développant, va nous ouvrir toutes les sources des sentimens,

nous dévoiler la sagesse & la bonté de notre Créateur, & nous instruire de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

CETTE matière n'est guère susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui, depuis la naissance du genre humain, a été l'objet perpétuel des desirs du cœur & des réflexions de l'esprit ? Il n'y aura ici rien de neuf que la réunion de quelques idées éparées jusqu'à présent en différens Ouvrages (*) & qui rapprochées l'une de l'autre se prêteront un éclat mutuel, & se joindront comme d'elles-mêmes pour former un corps régulier.

(*) Comme dans *Platon*, *Aristote*, *Cicéron*, *Seneque*, *Arrien*, *Descartes*, *Mallebranche*, *Addison*, *De Crouzas*, *Trublet*.

CHAPITRE III.

*Il y a un agrément attaché à ce qui
exerce les organes du corps
sans les affoiblir.*

IL y a des Etres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes; l'élément, où ils sont fixés, leur fournit tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme; il n'est rien qui ne devienne l'objet de ses desirs. On peut lui appliquer ce que Platon a dit de l'Amour: la Déesse de l'indigence, & le Dieu des richesses, semblent avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins auxquels la Nature entière paroît à peine pouvoir suffire, il est enrichi d'une multitude d'organes qui le mettent à portée de s'approcher des objets les plus éloignés, d'en discerner les qualitez & d'en faire usage. Tout ce qui exerce
ses

ses organes sans les affoiblir, peut contribuer à sa conservation, & est accompagné d'un sentiment agréable.

L'AVERSION des enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. La danse & la chasse l'emportent dans la jeunesse sur tout autre amusement; & elles ont d'autant plus d'agrément qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sentiment, se plaisent encore à un exercice modéré.

CETTE sorte de plaisir ne peut guères se décomposer sans devenir presque insensible. Le sentiment qui accompagne le mouvement des mains, se dérobe à nous par sa petitesse; mais il n'en est pas moins réel. Des femmes ne se garantissent-elles pas tous les jours de l'ennui par un léger travail, dont elles ne se proposent d'autre fruit qu'un amusement passager? l'attrait de l'ouvrage & le plaisir de l'occupation ont besoin d'être aidés l'un de l'autre, pour faire sur elles une impression sensible.

C'EST dans le jeu des organes de la trans-

transpiration, qu'est la source secrète de ce plaisir. Les observations de *Sanctorius* le démontrent. Des vapeurs qui échappent à nos yeux, sortent continuellement par les pores de la peau ; elles donneroient bientôt atteinte à la santé si elles séjournoient davantage dans le sang. Or le défaut d'exercice, ou des exercices trop violens, diminuent cet écoulement invisible. Au contraire, des mouvemens assortis à nos forces le favorisent.

LES observations de *Sanctorius* nous ont encore appris, que c'est ce même jeu des organes de la transpiration, qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hiver, à la fraîcheur de l'air pendant l'Été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du sang.

QUAND nous nous sommes mis à portée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux ; quelques-unes sont tristes ; la plupart sont agréables. Les expériences de *Mr. Newton* nous ont instruit des raisons de cette différence. Les rayons qui forment la couleur de feu sont ceux qui ont le plus de

de force ; aussi est-elle la plus brillante ; mais bientôt elle fatigue la vue. Ceux qui forment la couleur verte ont par leur mouvement modéré le privilège de pouvoir toujours mettre en mouvement les fibres de l'œil , sans jamais les affoiblir ; les couleurs brunes & noires portent l'image de la tristesse , parce qu'elles laissent les yeux dans une sorte d'inaction.

Ces différentes couleurs font sur tous les yeux la même impression ; mais il y en a sur la préférence desquelles les goûts se trouvent partagés. C'est ainsi que des fibres de l'œil tendres & délicates aiment mieux le violet que l'orange ; c'est une couleur attachée à des rayons plus foibles. La variété dans les fibres de l'œil met de la variété dans l'agrément des couleurs.

Ce qui a frappé agréablement la vue par ses couleurs, acquiert un nouvel agrément , soit par la grandeur , soit par la diversité de ses parties. L'immense étendue de la mer , ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans des abîmes , des campagnes
qui

SENTIMENS AGRÉABLES. 19

qui présentent de toutes parts de riches tableaux ; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des portraits qui se peignent dans le fond de nos yeux.

Il en est des fibres de l'oreille comme de celles de l'œil ; elles sont flattées par ce qui les agite sans les affoiblir ; quoi de plus doux que le gazouillement d'un ruisseau ?

Le siege de l'ouïe est une sorte de coquille composée de fibres nerveuses tournées en spirale , dont chacune a son elasticité particulière. Un son est d'autant plus moëlleux qu'il trouve dans cet instrument admirable plus de cordes à l'unisson. Au contraire , un bruit est importun , quand les fibres de l'oreille , par la dissonance de leurs mouvemens , s'entre-choquent & s'entre-heurtent.

La variété donne de l'agrément aux sons. Les plus agréables cessent de l'être par la continuité fatigante de leur action sur les mêmes fibres.

La différence dans l'organe de l'ouïe rend agréable , pour les uns , des sons qui

qui déplaissent aux autres. Un homme dont parle *Petrarque* (*) étoit moins charmé du chant des Rossignols, que d'un concert de grenouilles. Les fibres de son oreille étoient apparemment si compactes, qu'une suite de cris perçans les ébranloit sans les fatiguer.

L'AGRÉMENT des saveurs & des odeurs n'est pas moins assorti à nos besoins, que celui des couleurs & des sons. Les sels âcres & piquans, qui portés dans le corps par la respiration ou par la digestion y jetteroient le trouble & le desordre, décèlent leur qualité malfaisante, par la violence de leur impression sur les mammelons nerveux, qui sont le siège de l'odorat & du goût: Au contraire, une impression douce & agréable annonce les odeurs & les saveurs qui, par la nature de leurs principes, peuvent entretenir dans le sang le juste mélange de sels & de soufre qui y décide de la santé.

Les remèdes les plus salutaires dans certaines circonstances sont cependant des-
(*) De Remed. fortun. L. 2.

desagréables. N'en soyons point surpris. Ce sont des poisons pour un homme sain, & même pour la plupart des malades. Mais il y a une sorte de remèdes qui semblent nous être présentés par les mains de la Nature, dont l'usage est nécessaire dans toutes les maladies, & qui suffit presque pour les guérir; ce sont la diète & les liqueurs capables de délayer le sang, de le rafraichir, & de le renouveler. Devient-on malade, le goût donne alors à ces remèdes universels la préférence sur les nourritures les plus délicieuses.

CHAPITRE IV.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.

LE mouvement de l'esprit n'est pas moins nécessaire que celui du corps pour assurer notre existence. Les sens des animaux, bien plus parfaits que les

B

nô-

nôtres, les éclairent suffisamment sur ce qui leur est contraire ou favorables; mais l'esprit nous est donné pour suppléer au défaut de nos sens, & le plaisir s'offre à lui pour l'animer dans ses démarches, & le préserver d'une inaction fatale. Le plaisir, père des jeux & des amusemens, l'est aussi des Sciences & des Arts, & si l'Univers entier est forcé par notre industrie de payer tribut à nos besoins & à nos desirs, nous en avons l'obligation à l'attention qu'a eu la Nature de revêtir d'une impression agréable ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer. Le charme de cet exercice enlève quelquefois l'âme au point qu'il semble l'avoir détaché de son corps. Personne n'ignore ce que l'Histoire rapporte d'*Archimede*, & de quelques autres Geomètres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoissons-en du moins la possibilité, par des spectacles à peu près semblables qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un Joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles,

les, ne le croiroit-on pas intimément occupé du soin de sa fortune, ou du salut de l'Etat? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une pièce d'ivoire.

C'EST de cet exercice de l'esprit que naît l'agrément des pensées fines, qui de même que la bergère de *Virgile*, se cachent autant qu'il le faut pour qu'on ait le plaisir de les trouver.

IL y a eu des hommes à qui l'on a donné le nom de Philosophes, & qui ont crû que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable que par la réputation qu'on se flattoit d'en recueillir. Mais tous les jours ne se livre-t-on pas à la lecture & à la réflexion, sans aucune vue sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent?

LES spectacles que l'Art nous offre, doivent la plus grande partie de leur agrément à l'ordre & à la symmetrie qui mettent l'esprit à portée d'en saisir les différentes parties.

C'EST la symmetrie qui fait l'agrément de la rime. Un de nos Poètes a

essayé de proscrire cette ressemblance de sons, & de la reléguer dans la classe des *acrostiches*; & de ces ouvrages frivoles qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers sont destinés à être chantés ou déclamés; ils passent de la bouche d'un Acteur ou d'un Musicien, dans celle de tout un Peuple; & leur structure est d'autant plus parfaite, qu'ils sont plus disposés à se présenter aussi-tôt que la mémoire les recherche.

LES langues Grecque & Latine n'ont pas besoin de la rime dans les vers. Chaque espèce de versification y forme, par l'ordre de ses différentes mesures, une sorte d'air noté, qui donne suffisamment prise à la mémoire; le retour des mêmes sons, en y devenant inutile, n'y seroit qu'une répétition désagréable.

MAIS si dans notre Poësie, cette sorte de monotonie est agréable par sa nature; pourquoi, dit M^r. de la Motte, déplaît-elle presque toujours dans la Musique? C'est que l'objet principal du Musicien est de charmer par les sons,
&

& il ne peut mieux y réussir qu'en les variant. Mais le Poëte ne se borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute ; il veut encore imprimer dans sa mémoire une suite d'idées, de sentimens, & d'expressions ; & il n'est aucun de ses vers qu'il ne voulut graver dans le cerveau de tous les hommes avec des traits ineffaçables. La plupart des langues vivantes lui offrent la rime, comme le secours le plus favorable pour l'exécution de son dessein.

L'IMITATION par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, est encore une sorte de symmetrie. Les objets qu'elle nous présente donnent une prise facile à l'imagination, par la comparaison que nous en faisons avec des objets déjà connus.

Si nous en croyons *Aristote*, la représentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que parceque l'esprit, en observant la fidelité du portrait, acquiert une connoissance. Mais ne fait-il pas une acquisition de même espèce, quand il observe les défauts d'une représentation infidelle ? Tous les ouvra-

ges des Peintres, des Poëtes, des déclamateurs, des Musiciens, feroient donc toujours une égale impression de plaisir, quelque différence qu'il y eut dans l'exécution.

La représentation d'un objet, suivant d'autres Philosophes, ne plaît qu'à la faveur des passions; & il est certain que sans leur secours elle n'émeut & ne pénètre point. Mais convenons aussi que l'objet le moins intéressant fait du moins sur la surface de l'ame une légère impression de plaisir, s'il est fidèlement exprimé, & si entre l'original & le portrait il y a une exacte symmetrie. C'est que telle est une des loix principales du sentiment; dès qu'un tout a ses parties formées & assorties de façon que l'ame peut aisément s'en former une idée nette & distincte, il est revêtu d'agrément.

Le *contraste* dans la Peinture, dans la Poësie, & dans l'Eloquence, est encore une sorte de symmetrie, qui rapprochant des objets contraires, fait sortir les traits de l'un par la comparaison avec ceux de l'autre. C'est ainsi que
les

les anciens Sculpteurs, pour ajouter une nouvelle beauté à une *Venus*, ou à une *Grace*, la renfermoient dans la statue creuse d'un *Satyre*; & par un semblable artifice, *Virgile*, pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de *Didon*, en place le tableau dans celui d'une nuit qui versoit ses pavots sur tout le reste de la Nature.

IL y a des rapports, autres que la symmetrie, qui sont faciles à saisir. L'architecture les emploie avec succès. Ainsi la hauteur des portiques dans les édifices réguliers, est double de la largeur; la hauteur de l'entâblement est le quart de la hauteur de la colonne; & c'en est le tiers qui fait la hauteur du pié-d'estal. Tous les grands Architectes, parmi les diverses proportions qui pouvoient se concilier avec la destination de leurs ouvrages, ont toujours choisi celles que l'esprit pouvoit saisir sans effort.

IL en est du Musicien comme de l'Architecte. L'*unisson* & l'*octave* sembleroient devoir être les plus agréables de tous les accords, puisque ce sont

B 4 ceux

ceux qui impriment le plus de mouvement dans les fibres de l'ouïe. Mais le plaisir de la Musique est bien plus du ressort de l'esprit que de l'oreille. La *quinte* est la consonance la plus agréable, parce qu'elle a l'avantage de présenter à l'ame le rapport dont la recherche l'exerce davantage sans la fatiguer.

Il y a des compositions hardies & savantes, qui ne plaisent qu'à de profonds Musiciens. La finesse de leur goût leur fait mesurer sans peine entre des dissonances, un rapport qui échape à des oreilles moins exercées.

L'ANALOGIE qui règne dans toute la Nature, nous autorise à conjecturer, que la loi qui règle l'agrément des sons, influe sur d'autres objets de nos sens. Il y a des couleurs dont l'assortiment plait aux yeux ; c'est qu'aparemment leur impression sur les fibres de l'œil y forme, pour ainsi dire, une consonance. Peut-être même cette loi s'étend-elle aux odeurs & aux saveurs. Il est vrai que celles qui sont salutaires, sont agréables ; mais leur salubrité ne paroît pas toujours la mesure précise de leur agrément.

CE

CE n'est point par les proportions, ou par les rapports symétriques, que l'Art jette le plus d'agrémens dans ses ouvrages. C'est sur-tout en liant leurs différentes parties avec un objet principal, qui aide l'esprit à les saisir & à les retenir.

LE rapport des moyens à une fin marquée, suffit pour embellir ce qu'il y a de plus simple; & c'est le principal de tous les agrémens; c'est celui qui influë & domine sur tous les autres, qui leur assigne à chacun leur place, & les déclare ou beautés ou défauts, suivant qu'il se concilie avec eux.

L'ART ne se borne pas à unir les parties d'un ouvrage par leur rapport à une fin commune; il les lie encore par leur subordination à une partie principale, qui soit pour elles comme un centre de réunion.

LES architectes *Goths* aimoient à placer aux deux côtes du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierre, qui l'effaçoient, qui partageoient la vue & la tenoient indécise.

Bramante, & à son exemple, la plu-

part des Architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, ont placé dans le milieu de l'édifice, une partie principale qui domine sur les autres, & offre à la vuë un point fixe, d'où elle peut se distribuer aisément sur toutes les parties de l'ouvrage.

LES grands Peintres ont une semblable attention. Ils groupent & disposent leurs figures de façon à déterminer & fixer les yeux sur un objet principal.

Les Poètes en usent de même dans l'ordonnance de leurs Tableaux.

LES uns & les autres ne se bornent pas à subordonner leurs personnages; ils rapportent encore d'ordinaire à une seule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit, que de saisir, comme d'un coup d'œil, une multitude de faits liez ensemble par leur rapport commun à une action importante?

ON peut sans doute renfermer dans un Poème différentes fables, & y rassembler comme dans une galerie, une
sui-

suite de portraits. C'est ainsi qu'en ont usé *Ovide*, *Stace*, & plusieurs autres Poètes. Mais bien des siècles avant eux, & la Poésie n'étant encore qu'au berceau, *Homere* s'étoit aperçû que ce feroit offrir à l'esprit un spectacle bien plus agréable, que de réunir dans un même tableau une multitude de personnages, & de les y faire tous concourir à une même action; il forma sur cette idée le plan du Poème Epique.

Eschile, long-tems après, forma sur le Poème Epique le plan de la Tragedie, par la représentation d'un événement développé dans toutes ses circonstances. Ce grand Poète, rival d'*Homere*, sans en être l'imitateur, reconnut aisément qu'un Poème dramatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scènes, & les tiendrait comme enchaînées dans la mémoire.

A l'unité d'action, *Eschile* ajouta l'unité de jour & de lieu. Il est vrai que dans ses *Eumenides* la scène passe
de

de *Delphes* à *Athenes*. Mais dans ses autres pièces , elle demeure toujours la même.

MR. de la Motte a essayé d'affranchir les Poètes dramatiques de la loi, que sembloit leur imposer l'exemple d'*Eschile* & des Anciens. Ce fameux Partisan des modernes , semblable à quelques Sectaires , ne s'est pas contenté de déclarer la guerre à la superstition ; tous les honnêtes gens se fussent rangés de son parti : il a dans l'ardeur de son zèle , brisé des Tableaux qui méritoient nos respects , a combattu des dogmes consacrez , & en a fait revivre de flétris. Novateur d'autant plus dangereux que la Raison semble quelquefois s'armer en sa faveur. Heureusement l'Eglise , ni l'Etat , n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme , & il n'en doit sortir que des guerres innocentes , qui souvent valent mieux que la paix.

IL est certain , par la theorie des sentimens , que l'observation des trois unitez ne doit point son mérite à une institution arbitraire , puis-qu'il y a un
agré-

agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se former un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

CONVENONS cependant que les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si les trois unitez n'a-voient d'autre avantage que de donner à l'esprit une prise facile, on devroit souvent les sacrifier à une multitude d'événemens intéressans qui porteroient de grands mouvemens dans le cœur; mais voici quelque chose de plus.

ON doit qualifier de défaut réel, dans un Poëme dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'intérêt qu'on y prend; comme au contraire, il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune-homme, lors qu'un jeune-homme jouera le rôle d'un vieillard; que les décorations soient champêtres, quoi-que la scène soit dans un palais; que les habillemens ne répondent point à la dignité des personnages; toutes ces discordances nous blesseront; & il en est de même de l'inobservation des trois uni-

unitez. Multipliez dans une pièce de Theatre les actions principales : faites couler plusieurs siècles dans l'espace de quelques heures ; transportez en un moment le spectateur, d'une partie du monde dans l'autre ; toutes ces absurditez sont autant d'avertissemens qui nous rappellent la fausseté du spectacle, & il en sort comme une voix qui nous crie de ne point donner de larmes véritables à des malheurs feints.

CHAPITRE V.

*Il y a un agrément attaché à tous
les mouvemens du cœur, que
la haine & la crainte
n'empoisonnent pas.*

CEST par les mouvemens d'amour & de haine que l'ame s'attache à ce qui lui paroît un bien, & qu'elle repousse & fuit tout ce qui lui paroît un mal ; ce sont là comme les deux
res-

ressorts qui font jouir toutes nos facultez, pour le maintien de notre existence.

LA haine & toutes les passions qui en prennent naissance, sont nécessairement accompagnées d'un sentiment douloureux, par l'idée du mal qui nous afflige, ou qui nous menace; elles portent même leur poison jusques dans le sang; & troublant le cours de la transpiration, comme on le fait par les observations de *Sanctorius*, elles répandent dans toute l'étendue du corps une impression, une sorte de douceur, qui tempère leur amertume. L'ame s'y complait comme dans les mouvemens qui conviennent le mieux à sa situation présente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels sont la plupart de nos sentimens; le plaisir & la douleur entrent dans leur composition, & ils sont agréables ou désagréables, suivant que l'un ou l'autre de ces elements contraires y domine le plus.

IL y a des plaisirs vifs qui naissent du sein de la haine; la destruction de son ennemi paroît le plus grand de tous
les

les biens. Il y a même des hommes ; aux yeux desquels il n'est point de spectacle plus charmant , que la chute de quiconque leur paroïssoit heureux ; un bonheur étranger rend leur misere plus vive , & ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux.

TOUTES ces sortes de plaisirs mal-faisans décèlent un malheur secret , dont ils ne font qu'adoucir , ou suspendre le sentiment. Aussi tout homme , né envieux ou méchant , est-il naturellement triste.

LES mouvemens du cœur , autres que ceux de la haine , sont essentiellement agréables ; le desir même , quoiqu'enfant de l'indigence , pour me servir de l'expression de *Platon* , est accompagné de plaisir. On jouit toujours de ce qu'on espère , & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on possède. Il est plus doux de se porter par le mouvement du cœur vers le moindre objet , que de posséder les plus grands Biens dans une molle inaction.

LE charme de l'espérance fait celui
de

de la nouveauté. Avides de sentimens agréables, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui se présentent à nous. C'est à la nouveauté que la Vérité même doit une partie de son éclat. Elle a souvent l'avantage de flatter, ou l'esprit par le succès de ses recherches, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire son principal attrait s'efface dès qu'elle nous est connue. Le charme secret qui a dû nous inviter à acquérir des connoissances, devoit aussi s'évanouir sitôt qu'elles sont acquises; leur utilité réelle doit faire alors tout leur mérite.

LA nouveauté n'a plus les mêmes attraits pour les vieillards; ils ont appris à se défier des promesses qu'elle leur fait.

L'AGRÉMENT de la variété tient à celui de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui se présentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent quelque chose de nouveau.

DES objets qui ont pour eux la nouveau-

veauté & la variété , ont souvent la préférence sur ceux où brillent un ordre & des proportions qui nous sont connus. On quitte avec plaisir les jardins les plus réguliers pour se promener dans les campagnes ; & l'on préfère bien-tôt le chant naturel des rossignols , à des airs notés qu'on leur aura entendu répéter plusieurs fois.

Si l'amour a des charmes jusques dans l'inquiétude du desir , combien doit-il en avoir lors qu'il n'est point corrompu par le mélange d'aucune passion affligeante ? *Que les damnés sont malheureux* , disoit Ste. Catherine de Genes , *ils ne sont plus capables d'aimer.*

Tout mouvement de tendresse , d'amitié , de reconnoissance , de générosité , de bien-veillance , est un sentiment de plaisir ; aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gay.

Il y a eu de pieux visionnaires , qui ont essayé par une abstraction de l'esprit , de desirer la durée de leur amour pour Dieu , & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaisir de
cel-

celle de l'amour, c'est retrancher de l'idée d'un cercle celle de la rondeur. L'amour est parfaitement desintéressé lors-qu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le desintéressement du Chrétien doit aller jusques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'IL y a eu des Theologiens qui ont crû l'ame capable d'un desintéressement total à l'égard du plaisir; il y a eu en revanche des Philosophes qui l'ont crû incapable de tout autre mouvement que de ceux qui naissent d'un intérêt personnel. Mais voulons-nous nous convaincre du contraire? Transportons-nous un moment sur nos theatres. Ces spectacles mêmes où l'on essaye souvent de corrompre le cœur, nous apprendront qu'il étoit fait pour la vertu. Que de pleurs sur des Héros malheureux! avec quelle joie les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit? Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non, certainement; mais ce sont des hommes qui nous paroissent

vertueux, & nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance, toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'histoire nous a conservé le souvenir du Tyran d'une ville Grecque qui se baignoit tous les jours dans le sang, & qui à la représentation de *Hecube d'Euripide*, sortit à la fin du premier acte, honteux d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une sensibilité qu'il n'avoit pas pour ses compatriotes. Cruel par intérêt, & humain par penchant, il payoit sur le theatre à des hommes malheureux de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de Bienveillance qui leur étoit dû.

PUISQU'IL y a un plaisir attaché à tout mouvement de l'ame où la bienveillance domine, les Anciens n'ont pas dû regarder comme des Tragédies défectueuses, celles où notre inquiétude, sur le sort d'un homme vertueux, croissant jusqu'à la Catastrophe, fait enfin place à la joie de le voir heureux.

CON-

CONVENONS cependant avec *Aristote* & ses Commentateurs, que l'ame plus sensible à la douleur qu'au plaisir, est bien plus profondément attendrie par l'infortune d'un Héros vertueux, que par sa prospérité. Son bonheur auroit fait notre joie; & par le pouvoir enchanteur de la Tragédie, ses malheurs nous font encore plus de plaisir; ils nous affligent profondément; & cette affliction devient délicieuse, quand l'art du Poète a su en écarter l'indignation, & y faire dominer la Bienveillance, dont le charme secret est assez puissant pour changer la douleur même en plaisir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

MAIS par quel prodige pouvons-nous être agréablement frappés sur le theatre, par des malheurs affreux, qui nous auroient pénétrés d'horreur, si nous en avions été les témoins?

C'EST la différente position de l'objet qui fait la différence de ces impressions. Plus les malheurs d'autrui sont à portée de se répandre sur nous, plus la crainte nous les rend personnels.

Mais ceux que la Tragédie étale à nos yeux , se montrent à nous dans un lointain , d'où , sans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes , ils intéressent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

LES mêmes spectacles qui nous instruisent du charme secret , qui accompagne les mouvemens du cœur , nous apprennent aussi qu'on ne peut guère les appercevoir dans les autres , sans les partager. C'est à ce commerce établi par la Nature , que la Société doit ses liens les plus doux , & que la Peinture , la Poésie , la Déclamation & l'Eloquence , doivent leurs charmes les plus puissans.



CHAPITRE VI.

De la Beauté du Corps, de l'Esprit & de l'Ame.

LA Nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur nos qualitez personnelles : celles d'autrui forment pour nous un spectacle enchanteur ou affligeant, suivant qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent. Destinés à vivre en société & à être membres les uns des autres, nous discernons du premier coup d'œil ceux qui ont besoin de notre secours, & ceux qui peuvent nous être de quelque utilité.

ON ne peut sans une secrète horreur envisager dans les autres hommes des membres déchirez, des excrescences incommodes, des couleurs cadavereuses. Au contraire, une heureuse

se température dans le sang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les organes qui sans avoir rien d'inutile, ont précisément tout ce qu'il faut pour remplir parfaitement leurs fonctions, se caractérisent par l'agrément des traits.

QUELQUES parties du corps, telles que le front, sont susceptibles de diverses formes qui se concilient également avec leur destination. La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable donnoit des charmes aux moindres traits de ressemblance avec Alexandre & Cleopatre.

LA Beauté se différencie suivant les différentes places que la Nature nous a assignées. Elle brille dans l'*Hercule Farnese*, de même que dans la *Venus de Médicis*; elle se montre jusques sur le front aulière & dans les rides du *Moyse* de *Michel-Ange*. Il y a dans chaque âge, & dans chaque sexe, une sorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

IL y a des Pais steriles en beautés
ré-

régulières, où il semble qu'on ait placé l'idée du beau, non sur ce qui l'étoit réellement, mais sur ce qui étoit le moins laid.

LES qualitez de l'esprit fournissent à ceux que la passion n'éblouit pas, un spectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine, qui puissent rendre insensible au plaisir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui saisit dans chaque objet les faces qui s'assortissent le mieux avec la situation où l'on est.

LES graces sont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles sont comme un voile transparent, à travers lequel l'esprit se montre. Elles sont attachées au juste rapport des attitudes, des gestes, des mouvemens, des expressions, des pensées, avec la fin qu'on s'y propose; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables étoient les plus difficiles à saisir.

LA beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'Ame. Les faillies les plus

ingénieuses n'ont pas l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuse, désintéressée, bien-faisante. Le genre-humain applaudira dans tous les siècles, au regret qu'avoit *Titus*, d'avoir perdu le tems qu'il n'avoit point employé à faire des heureux; & les échos de nos theatres applaudissent tous les jours au discours d'une infortunée, qui abandonnée de tout le genre-humain, & interrogée sur les ressources qui lui restent dans ses malheurs: *Moi*, répond-elle, *Ça c'est assez.*

Ces traits de l'ame nous inspirent quelquefois une vive passion pour des morts. Pourquoi *Plutarque* dans ses *Parallèles* a-t-il sur des Historiens supérieurs à lui l'avantage de se faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la première fois? c'est qu'il y fait en quelque sorte l'histoire de la grandeur de l'ame.

DES hommes célèbres par la connoissance du cœur humain, ont crû que les charmes qu'avoit pour nous la beauté de l'ame, n'étoit que la joie secrète qu'avoit l'amour propre d'envi-
sa-

sager en autrui des qualitez qui nous sont favorables. Mais la beauté de l'ame n'est pas moins indépendante de notre intérêt personnel que l'est la beauté du corps. Un traître est infame, même aux yeux de la nation qu'il sauve par sa perfidie. Un dissipateur est ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruïne. Au contraire, un inconnu, un mort, nous frappent agréablement par le spectacle d'une action vertueuse, dont notre amour propre n'espère aucun fruit; & il n'est pas même impossible que dans un ennemi la grandeur de courage ne nous charme, en même tems qu'elle nous intimide.

Il en est donc de la beauté de l'ame comme de celle du corps; elle caractérise des qualitez qui sont de nature à assurer l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre par notre bienveillance les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conserver toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & de

de trouver dans le sein de ses propres facultez une richesse & une grandeur indépendante de la fortune?

MAIS si le spectacle de la grandeur d'ame doit ses charmes au mérite qu'elle a de pouvoir contribuer à notre conservation; par quel prodige ne brille-t-elle jamais plus que dans ceux qui s'immolent à leur devoir? c'est que le charme qu'a pour nous la grandeur d'ame dans les autres hommes, n'est point l'ouvrage de nos réflexions sur l'avantage dont elle est pour assurer leur existence; c'est un caractère éclatant qui lui est imprimé par la main même de la Nature, & qui subsiste indépendamment des situations personnelles. Les Loix générales ne suspendent point leur action, lors même que des circonstances particulières la rendent inutile. Au reste, le sacrifice de la vie à la Vertu, reçoit sa principale beauté de la Raison & de la Religion qui y applaudissent.

L'AIR du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même point de vue, toutes les différentes espèces de *Beautez*; c'est un assortiment
de

SENTIMENS AGRÉABLES. 45

de la figure avec les mouvemens qui caractérise les qualitez du tempérament, de l'esprit, & de l'ame.

L'HEUREUSE conformation des organes s'annonce par un air de force ; celle des fluides par un air de vivacité ; un air fin est comme l'étincelle de l'esprit ; un air noble marque l'élevation des sentimens ; un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs font un spectacle agréable, non seulement par les qualitez qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans l'ame du spectateur.

C'EST le rapport secret de ces différens airs avec nos dispositions particulières, qui fait le jeu de la sympathie. Il en est des personnes comme des lieux & des objets ; ce qui nous plait plus n'est pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Des lieux sombres dont l'approche semble faire expirer la joie, ont des charmes pour ceux qui livrés à une profonde tristesse redoutent tout ce qui peut les en distraire.

CE rapport secret à nos dispositions
par-

particulieres fait quelquefois sortir du sein même de laideur, des agrémens, qui, invisibles au reste du genre-humain, brillent à nos yeux de l'éclat le plus vif. Un enfant nouvellement né semble devoir être le rebut de tout l'univers; c'est pourtant de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naissance. La nature a répandu une impression de plaisir, non-seulement sur ce qui peut assurer notre existence, mais encore sur ce qui peut la perpétuer. Aussi la Beauté la plus parfaite ne feroit-elle son impression que sur la surface de l'ame, si la Nature ne l'avoit établie comme l'attrait qui nous invite à immortaliser notre espèce.

LES animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leurs couleurs, aux graces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

CHAPITRE VII.

De l'harmonie du Style.

L'HARMONIE du style mérite une considération particulière. J'espère en indiquer toutes les sources par le secours des Anciens, qui ont bien plus approfondi cette matière que n'ont fait les Modernes. Ceux qui sembloient les maîtres d'Athènes & de Rome, étoient les esclaves d'un peuple dont il leur falloit flatter l'oreille délicate. L'ambition ennoblissoit alors des recherches qui ne sont présentement que des minuties de Grammaire. La Philosophie les ennoblira à son tour, si elles peuvent éclaircir les loix du *Sentiment*, & nous faire sentir jusqu'à quel point leur Auteur a porté son attention bien-faisante.

LES sons qui composent un discours peuvent être considerez,

1°. en eux-mêmes,

2°. par

2°. par rapport à ceux qui les précèdent ,

3°. par rapport au nombre des syllabes qui forment un mot ,

4°. par rapport aux idées qu'expriment ces mots.

Ces quatre rapports différens fournissent autant de sources d'agréemens.

Mr. *de la Motte* a crû que les mots ne plaisoient à l'oreille , que par les idées qu'ils présentoient à l'esprit ; mais nous en rapporterons-nous plutôt à son autorité qu'à notre sentiment intérieur, & à celui de tous les peuples de la Terre ? Non , sans doute ; il y a des sons qui considérez en eux-mêmes sont doux : il y en a de rudes ; quelques-uns par leur réunion forment une sorte d'accord ; d'autres sont une dissonance ; enfin le mélange des sons est agréable ou choquant, suivant qu'il est varié ou uniforme.

Les organes de la parole sont en quelque sorte associés à ceux de l'ouïe ; il y a des nerfs qui lient commerce entr'eux , & qui rendent leurs intérêts communs. Aussi n'entend-on qu'avec
pei-

peine les sons qui se prononcent avec difficulté.

LA différence dans les organes de l'ouïe & de la parole, fait que des sons rudes pour un peuple délicat, ne le sont point pour des peuples grossiers. Je ne m'étendrai point ici sur cette théorie, que les Rhéteurs anciens & modernes ont fort approfondie.

LES sons considérez comme mots, acquièrent une sorte d'harmonie, lors qu'ils sont placez dans l'ordre le plus favorable pour la mémoire. S'il y a dans une phrase quelque mot qui soit beaucoup plus long que les autres, & par conséquent plus difficile à retenir, marquez-lui, s'il est possible, la dernière place : On pourra alors se le rappeler plus aisément. Jugons-en par la facilité qu'ont les enfans, à répéter les derniers mots du discours.

LES bons écrivains d'Athènes & de Rome, ont fait usage de cette règle, autant que l'ordre des idées a pu le leur permettre. Aussi les anciens Rhéteurs & Grammairiens l'ordonnoient-ils

expressément ; (*) *In verbis observandum est ne à majoribus ad minora descendat oratio ; melius enim dicitur vir est optimus quam vir optimus est.*

J'OBSERVERAI ici que, dans notre langue, plusieurs monosyllabes rassemblés terminent bien des phrases, parce qu'ils ne sont pour l'oreille qu'un seul & même mot.

TELLE est la structure des fibres de l'ouïe ; elles saisissent cette théorie lors même qu'elle échappe à la connoissance de l'esprit. L'Auteur de la *Prosodie Française* a observé que les syllabes qui sont brèves, devenoient longues, quand elles terminoient le discours. Nos Pères avoient senti qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la dernière portion d'une phrase fut la plus longue, & ils ont en conséquence eu le raffinement de varier la prononciation du même mot. C'est ainsi que *votre*, qui est toujours bref, devient long, quand il termine.

(*) Diomed. l. 2. cap. de structurâ perfectæ orationis. Voy. aussi Hermogen. l. 1. & Harpocraton.

SENTIMENS AGRÉABLES. 51

mine la phrase ; *je suis votre serviteur ,
& moi le vôtre.*

LES sons considérés par rapport à ce qu'ils expriment, forment une sorte d'harmonie , quand par leur longueur ou leur brièveté, leur rapidité ou leur lenteur, leur douceur ou leur rudesse , leur agrément ou leur simplicité , ils peignent pour l'oreille le sentiment qu'ils présentent à l'esprit.

CHACQUE sentiment a son style comme il a son ton.

L'EXTREME tristesse ne parle guère que par son silence ; & il n'est point de dissonance plus choquante , que des discours pompeux dans la bouche d'une personne extrêmement affligée.

LES douleurs médiocres aiment à se répandre dans le sein d'autrui ; mais l'abbatement qui les accompagne , ne laisse pas la force d'employer de longues périodes. Il permet aussi peu des cadences sonores, & des ornemens recherchez. Des couronnes de fleurs ne fient point dans le deuil,

LA joie , si elle étoit extrême , seroit presque aussi muette que la tristesse.

se. L'ame pénétrée alors d'un sentiment délicieux, repousseroit tout objet étranger, qui paroîtroit y pouvoir faire diversion. Mais cette situation est rare; notre joie est presque toujours médiocre, & nous aimons à la multiplier en la partageant avec tous ceux qui nous approchent; le discours le plus long ne nous le paroît pas assez pour faire passer dans leur cœur tout ce que nous ressentons. Une heureuse circulation du sang fournit alors aux organes de la parole toute la force dont ils ont besoin: & l'imagination devenue féconde & riante, change en or tout ce qui se présente à elle. Les expressions les plus fleuries, les périodes les plus nombreuses, sont donc le langage naturel de la joie & de toutes les passions où elle domine.

Mais quelque éloquente qu'elle soit, elle l'est bien moins que la colère. L'intérêt de notre conservation demandoit qu'on fut plus ardent à repousser le mal qu'à poursuivre le bien; nous implorons alors le secours de tous les êtres; nous voudrions armer l'Univers entier

con-

contre l'objet de notre haine; & tout ce qui s'offre à nous, semble devoir être l'instrument de notre vengeance. Les figures les plus vives, les périodes les plus longues, ne suffisent pas à tous nos sentimens. C'est ainsi que *Pericles* irrité contre *Megare*, tonnoit, foudroyoit, & mettoit en feu toute la Grèce. Il n'est point de harangue où l'éloquence brille avec plus d'éclat que dans celles qu'à enfantées la colere de *Demosthène* & de *Cicéron*.

Les sons considérés par raport à ce qu'ils expriment, forment encore une sorte d'harmonie pour l'esprit, quand chaque idée est placée dans un ordre convenable à sa dignité, & que celle qu'il importe le plus de retenir se présente la dernière.

IL arrive quelquefois que le plaisir de l'oreille est en opposition avec celui de l'esprit. L'idée la plus importante se trouve renfermée dans le mot le plus court. Faudra-t-il alors lui refuser, pour ainsi dire, la place d'honneur, ou surcharger la phrase d'un poids inutile? Non, sans doute; ce seroit faire sa

cour à l'esclave plutôt qu'à la maîtresse. Il faut sans balancer, sacrifier les sons aux idées. Les agrémens du stile sont si fort au-dessous du prix de la pensée, qu'ils doivent être pour l'écrivain, ce que sont pour l'homme sage les faveurs de la fortune; il les accepte si elles s'offrent à lui: le fuyent-t-elles; il dédaigne de les poursuivre.

IL n'est aucune phrase, soit qu'elle soit composée de plusieurs membres, ou qu'elle n'en ait qu'un, qui ne soit susceptible des différentes sortes d'harmonie que je viens d'exposer. Le style soutenu en a une qui lui est particulière, & qui résulte du rapport qu'ont entr'eux les membres d'une période. Consultons Cicéron: (*) *Si membra in extremo breviora sunt, infringitur ille quasi verborum ambitus (sic enim has orationis conversiones Græci nominant;) quare aut paria esse debent posteriora superioribus, extrema primis, aut quod etiam est melius & jucundius, longiora: atque hæc quidem ab iis philosophis quos tu maxime diligis,*
Ca-

(*) De Orator. L. 3. Cap. 103.

*Catule , dicta sunt , quod eò sapiùs testif-
cor , ut authoribus laudandis ineptiarum
crimen effugiam.* Ne recueillons de ce
passage que ce qui peut s'approprier
à notre langue ; & imitons nos Poètes,
qui ne pouvant transporter dans notre
Poésie la versification des Grecs & des
Latins , apprirent d'eux du moins à
flatter agréablement l'oreille , par des
rapports symétriques. Apprenons
ainsi de *Cicéron* , ou plutôt des Grecs
dont il se déclare interprète , qu'on
peut former dans toutes les Langues ,
des périodes nombreuses, par la sym-
métrie des parties qui les composent ,
ou par leur gradation.

CE sont comme l'a observé *Quinti-
lien* , les rapports symétriques , qui par
leur agrément ont donné naissance à la
Poésie. Mais ils ne lui ont pas été re-
servés. La Rhétorique en a composé
plusieurs de ses figures ; & tout frivoles
que sont ces ornemens , les Orateurs en
font souvent un usage heureux. L'Hi-
stoire nous a conservé à ce sujet le sou-
venir d'un évènement mémorable. *Gor-
gias* le Sicilien fut le premier qui apprit

à mettre en œuvre ces jeux de l'éloquence. Il fut envoyé à Athènes en Ambassade par les Leontins ses compatriotes, pour demander du secours contre une Puissance voisine. Il harangua les Athéniens, & les éblouit bientôt par des ressemblances de sons, de mesures & d'idées, menagées avec art; & il les détermina autant par le brillant de ses figures, que par la force de ses raisons, à porter la guerre en Sicile en faveur de sa patrie.

LA gradation dans les membres d'une période est encore plus agréable que la symmétrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diversifie davantage; & puisque dans l'arrangement des expressions & même des syllabes, c'est une chose agréable pour l'oreille que les plus longues soient placées les dernières, une pareille disposition dans les membres d'une période, aura sans doute un semblable agrément. En voici quelques exemples,

Les plaintes de ceux qui souffrent,
dit M^r. Flechier,

remplissent l'ame d'une tristesse importune.

L'o-

L'OREILLE sent, ce me semble, que toute période formée sur ce modèle sera toujours agréable.

MONSR. *Bossuet* dit d'une Reine d'Angleterre,

Issuë de tant de Rois,

son grand cœur surpassa sa naissance.

L'OREILLE n'est pas moins flattée par la cadence des sons, que l'esprit par la grandeur de l'idée.

L'EXPOSITION de ce qui fait le nombre des périodes à deux membres, comprend presque toute la théorie du style nombreux. C'est d'ordinaire la fin d'une phrase qui décide de son agrément. L'impression récente des deux derniers membres, semble effacer celle des précédens. On peut cependant dire de l'oreille, que si dans les périodes à plus de deux membres, une gradation mesurée est un plaisir qu'elle n'exige point; elle n'est pas insensible quand on le lui procure. En voici la preuve.

Déjà, dit M^r. *Flecher*, en parlant de *Montecuculli*, qui commençoit à se retirer.

Deja prenoit l'effor,
pour se sauver vers les Montagnes,
cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord
effrayé nos Provinces.

OBSERVEZ quel est l'agrément de la gradation dans les membres d'une période; il mérite qu'en sa faveur, on renverse l'ordre naturel des termes.

VOICI quelques autres exemples que j'emprunterai de *Cicéron*. Il suffit d'ouvrir ses Harangues; elles nous offrent de toutes parts des modèles de périodes nombreuses. Ce grand Orateur pour prouver que *Cecilius* ne peut se rendre l'accusateur de *Verrès*, lui demande s'il lui siéroit de dire: j'accuse celui,

*quicum quæstor fueram,
quicum me fors consuetudoque majorum,
quicum me deorum hominumque judicium
conjunxerat.*

Le Peuple Romain, dit-il, dans le même discours, a plusieurs gages de mon exactitude dans l'accusation de *Verrès*:

habet honorem quem petimus, c'étoit l'Édilité;

ha-

SENTIMENS AGRÉABLES. 59

habet spem quam propositam nobis habemus,
 c'étoit le Consulat:

habet existimationem multo sudore, labore, vigiliisque collectam.

LORS-QUE dans ces sortes de progressions les idées s'élevent par degrez, de même que les membres de la période, il se forme une sorte de concert également enchanteur pour l'oreille & pour l'esprit.

VOICI d'autres périodes qui sont encore parfaites dans leur espece; elles ont des membres égaux, & un membre inégal, qui, s'il est le moindre se présente d'abord. En voici un exemple.

CICERON cite ainsi l'Afrique en témoignage de la valeur de Pompée:

*testis est Africa,
 quæ magnis oppressa hostium copiis,
 eorum ipsorum sanguine redundavit.*

Si le membre inégal est le plus grand, il doit terminer la période, comme dans celle-ci de Crassus, que Cicéron nous a conservée, & qu'il assure avoir charmé l'oreille de tout le Peuple Romain:

eri-

*eripite nos ex miseriis,
eripite nos ex faucibus eorum,
quorum crudelitas nostro sanguine non
potest expleri.*

SI dans toutes ces périodes on renverse l'ordre des termes, on sentira bien - tôt que c'étoit la gradation qui en faisoit l'harmonie.

C'EST ainsi que les langues des Grecs & des Romains, indépendamment d'une harmonie particuliere, formée par le rapport des breves & des longues, en avoient encore une autre, que peuvent partager avec elles toutes les langues de l'Univers, & qui est attachée aux rapports de grandeur des différens membres d'une période.

ON peut reconnoître présentement la vérité de ce que dit *Cicéron*, que la prose nombreuse a ses mesures déterminées; & que ce qui la distingue de la poésie, c'est le privilège d'allonger ses membres de quelques syllabes, ou de les racourcir.

MAIS peut-être y a-t-il quelques hommes qu'une sorte de surdité rend insensibles à cette Musique, & qui
pour

pour s'en consoler entreprendront d'annéantir le sentiment que la Nature leur a refusé. Par quelle voie pourrons-nous les détromper? comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs? Tentons-le néanmoins, & essayons de démontrer qu'il y a une harmonie attachée, & à la symmétrie des membres d'une période, & à leur gradation.

ON fait qu'une période est une proposition composée de phrases particulières, qui n'ont un sens complet que par leur réunion, & qui pour être prononcées aisément & avec grace, demandent d'être détachées par le repos de la voix. Or tout ce qui s'offre à nous est susceptible d'agrément, dès que ses parties sont susceptibles de proportions faciles à saisir, ou d'un arrangement qui annonce un rapport marqué à leur destination. C'est dans ces deux sources que puisent sans cesse tous les Arts qui ont pour objet la recherche des agrémens. Ces deux principes concourent également à l'harmonie des périodes. Il n'est aucune proportion facile à saisir, dont leurs mem-

membres ne soient susceptibles, puis-
que détachés l'un de l'autre, par le re-
pos de la voix, leur longueur est va-
riable à notre gré ; ils ne sont pas
moins susceptibles d'un rapport mar-
qué à leur destination. L'objet du dis-
cours est de se graver dans la mémoire.
Or si les membres d'une période
sont égaux, leur ressemblance les y fi-
xe & les y retient, comme liés l'un à
l'autre. S'ils sont inégaux, l'ordre le
plus favorable sera celui qui marquera
les dernières places aux membres les
plus longs, comme aux plus difficiles
à retenir. Il est donc évident, pour
quiconque aura réfléchi sur les loix du
sentiment, qu'une période flattera tou-
jours l'oreille par la symmétrie de ses
membres, ou par leur gradation.

JE résumerai en une seule propo-
sition toute cette theorie.

ON entend par harmonie du style
l'agrément attaché à l'ordre des parties
d'une période. Or cet ordre sera tou-
jours agréable pour l'oreille lors-qu'il
sera symétrique, ou que sans faire
tort à la clarté du sens, il marquera le

der

dernieres places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, aux mots & aux membres les plus longs.

IL y a une sorte de périodes nombreuses, qui s'affranchissent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y soit moins long que celui qui le précède, il y régne d'ailleurs des proportions si marquées, qu'elles suppléent au défaut de la gradation.

MR. De Fenelon dit, en parlant de *Calypso*,

*dans sa douleur,
elle se trouvoit malheureuse,
d'être immortelle.*

Le premier & le dernier membre sont égaux entr'eux, & tous deux pris ensemble, sont égaux à celui qui les sépare. La justesse de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille qu'une symmétrie continuë, parce qu'elle joint l'avantage de la variété, à celui de donner presque une égale prise à la mémoire: l'exception part du même principe que la règle.

AVANT que de finir ce chapitre
sur

sur l'harmonie, j'examinerai une idée de M^r. de la Motte ; Il y a quelques gens, dit-il, qui interdisent aux Orateurs les mesures que les Poètes se sont appropriées : mais par quelle bizarrerie choqueroient-elles dans la prose, & plairoient-elles dans la poésie ? L'oreille par le même ordre des sons, peut-elle avoir deux sensations opposées ? Aussi ces mesures ne choquent-elles point réellement, & c'est le caprice qui les bannit de la prose.

Ce petit nombre d'hommes qui ont condamné ce que M^r. de la Motte justifie, ce sont toutes les Nations qui ont cultivé l'éloquence. Croirons-nous que le Caprice, en dépit de la Nature, fasse ainsi conspirer le genre-humain, à tirer du néant un sentiment désagréable. Au lieu de recuser le jugement de tant d'oreilles savantes, essayons plutôt de découvrir la raison d'un fait certain.

UNE suite de périodes exactement mesurées, blesse dans la prose & charme dans les vers. C'est que le Poète est Orateur & Musicien tout à la fois. Il doit être toujours également attentif,

tif, & à flatter l'oreille & à toucher le cœur. Mais la prose n'annonce d'autre dessein dans l'Orateur, que de parler à l'esprit ; on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans son chemin ; l'on dédaigne celles qui paroissent l'en avoir détourné.

CE n'est pas seulement une suite de périodes trop mesurées, qui blesse dans la prose ; un vers seul y fait une difformité. Ceux qui ont approfondi la theorie de la Musique, ont cru que par les proportions qui régient l'agrément des consonances, la quarte devroit être plus agréable qu'elle ne l'est. Mais ils ont prétendu que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeler l'idée de la quinte, qui rapprochée de celle de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le faisoit en quelque sorte disparoitre. N'en seroit-il pas à peu près de même d'un vers qui fait partie d'une période ? n'y jetteroit-il pas un léger désagrément, parce qu'il rappelleroit à l'esprit l'idée d'une harmonie supérieure à celle de la prose ? Toutes les parties d'un Tout, doi-

E

vent

vent par leurs beautez particulieres, former une sorte de concert où l'une d'elle n'efface point l'autre. C'est une difformité dans un style simple, qu'un morceau fleuri, ou une pièce fort embellie dans un appartement peu orné; & il en est apparemment de même au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une période.

M A I S pourquoi des vers cités dans la prose, n'y font-ils qu'un effet agréable? N'y rappellent-ils pas de même l'idée d'une harmonie supérieure à celle de la prose? C'est que ce sont des parties détachées, qui s'annoncent d'une nature différente, & qui ne promettent point pour la suite une harmonie pareille à la leur. Quelqu'un qui habillé modestement, étale une étoffe riche, ne présente point aux yeux un contraste choquant; il les blesseroit si un morceau de cette étoffe bigarroit son habillement. Au reste, cette bigarrure est d'autant plus difforme, qu'elle rassemble des objets plus disproportionnés; & il faut convenir que l'harmonie de la versification, n'est pas

pas assez supérieure à celle des périodes, pour que des vers qui échappent dans la prose, y fassent des difformités considérables. Aussi ce sont des taches si légères, qu'*Isocrate*, *Cicéron*, & tous les meilleurs Ecrivains, n'ont jamais consenti à les effacer par le sacrifice d'une expression heureuse.

CHAPITRE VIII.

*De l'agrément attaché aux Biens
bonnêtes.*

OUTRE les objets qui sont agréables par eux-mêmes, il y en a qui le sont par ce qu'ils nous promettent, ou qu'ils nous procurent. Dans cette seconde classe de Biens, il n'en est point de plus importants que ceux qu'on appelle *bonnêtes*, c'est-à-dire, ceux qu'accompagne une idée de perfection.

LES mêmes qualitez du corps, de

l'esprit & de l'ame, qui nous frappent par leur beauté, quand nous les appercevons en autrui, forment notre perfection personnelle, quand elles nous appartiennent; & tout ce qui nous en prouve la possession, est accompagné d'un sentiment agréable. Ce n'est que parce qu'on est sensible au plaisir de se croire parfait, que la flatterie est un poison, & la louange un encouragement à la Vertu.

LA grandeur & la variété des objets, le sublime dans la pensée & dans les sentimens, doivent la plus grande partie de leurs charmes à la preuve qu'ils nous fournissent de la grandeur de l'esprit.

LA représentation d'un objet nous plaît davantage dans une statue ou dans un tableau, que sur le crystal d'une eau tranquille. Le pinceau invisible qui dessine sur le crystal, ne flatte que nos yeux: mais l'art du Peintre & du Sculpteur, en animant de la toile ou du marbre, enorgueillit encore notre amour propre, par une réflexion bien capable de l'humilier. Que fait un

hom-

homme dont un autre homme ne soit capable?

OUTRE la perfection naturelle qui consiste dans la possession des qualitez qui contribuent à notre conservation, il y a encore une perfection morale attachée aux qualitez qui semblent nous promettre un bonheur solide.

NOUS la composons à notre gré des différens matériaux que nous fournis- sent l'éducation, le tempérament, la société, nos propres réflexions; & tel est le triste privilege de l'homme: nous pouvons par la vertu de cette idée enchanteresse, donner de l'éclat à ce qui nous dégrade, de l'agrément à ce qui nous rend malheureux; & même eriger en héroïsme, le sacrifice de notre vie aux préjuges les plus ridicules.

LE peuple, (& qui est-ce qui n'est pas peuple?) se construit une idole de Perfection, par un assemblage de biens, qui nous sont entièrement étrangers; erreur grossière dont la Raison triomphe aisément, & qui cependant subjugué presque toujours l'homme le plus raisonnable.

Confucius & *Zenon* ont établi la perfection dans un usage de nos facultez convenable à la nature de notre être. Nous sommes nés intelligens & sociaux ; nous sommes donc parfaits quand la vérité régne sur nos jugemens, & l'équité sur nos actions.

Pythagore, *Socrate*, & dans toutes les Religions, les Théologiens ont jugé que la perfection de l'homme, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens, dépendoit du rapport de ses facultez aux intentions de son Auteur.

ENFIN, suivant *Epicure*, l'homme n'est parfait qu'autant que sa façon de penser & d'agir, est de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre, vers la fin qu'il se propose, c'est-à-dire sa félicité.

CES trois différentes façons d'envisager la perfection morale, rentrent l'une dans l'autre, & doivent se réunir. Elle consiste dans la possession des habitudes de l'ame, qui nous mettent à portée de nous procurer un solide bonheur, en conformité des intentions de

notre Auteur, gravées dans la nature de notre être.

L'AME est donc d'autant plus parfaite, qu'elle porte dans la nature de ses goûts, moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude; & qu'elle a plus de facilité à régler toutes ses volontez par des jugemens clairs & certains, qui ayent pour objet, non la satisfaction passagère d'une faculté particulière; mais le bonheur solide de la personne entière, considérée dans toutes ses parties & dans toute sa durée.

LES mêmes qualitez qui, en nous, forment la perfection morale, considérées en autrui, forment la beauté des mœurs: & puis-que dans les ouvrages de l'art, le juste rapport des moyens à une fin, suffit pour les embellir; le juste rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens & à son état, doit sans doute former un spectacle agréable.

Diotime, fameuse par le banquet de *Platon*, avoit donc grande raison d'engager *Socrate* à étendre, épurer, &

perfectionner son goût pour le beau. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs, l'hommage d'amour & de respect qui lui est dû. Mais malheureusement pour le genre - humain, l'opinion qui a tant d'empire sur la beauté du corps, en a bien davantage sur la beauté des mœurs. Notre idée de perfection est entièrement assujettie aux principes de Religion & de Morale que nous avons reçûs, ou que nous nous sommes formés. Ce sont des verres trompeurs qui quelquefois ternissent la grandeur d'ame & donnent de l'éclat au fanatisme.

C'EST d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ses charmes. *Epicure* & d'autres Philosophes, ont crû qu'elle avoit sa source dans l'impuissance où nous sommes de nous procurer, sans l'entremise d'autrui, les biens nécessaires à la vie. Mais s'il y a une liaison qui est un commerce d'intérêts, il en est un autre dont l'objet est plus noble. On y envisage moins des secours étrangers, que des preuves de perfection. Les bienfaits de *Claude*, disoit
Pas-

Passienus, me sont plus précieux que son amitié; mais l'amitié d'*Auguste* m'étoit bien plus précieuse que ses bienfaits (*).

LE charme de la grandeur n'est pas, comme paroît l'avoir crû *Mr. Pascal*, d'empêcher les Grands de penser à eux. C'est plutôt que tout ce qui les environne, travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs personnes.

LA plupart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette satisfaction intérieure, qui devroit être le fruit privilégié d'une perfection réelle. Frivoles que nous sommes, un fantôme suffit pour faire sur nous l'impression la plus vive; tout ce qui peut se couvrir d'une apparence de force, d'habileté ou de bonté, peut se montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'EST cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. *Aristote*

(*) Senec. L. 10. de Benef.

stote a justifié par plusieurs faits , que lorsqu'on est également animé contre plusieurs de ses ennemis, une vengeance éclatante prise de l'un d'eux, affoiblit le ressentiment contre les autres. On a signalé sa puissance , & l'on est moins ardent à en rechercher une seconde preuve.

MAIS l'orgueil pour nous flater, n'a pas besoin d'étaler à nos yeux un spectacle brillant de nos perfections. Tout ce qui abaisse les autres hommes , nous élève , par la comparaison que nous faisons de leur état avec le notre. Leurs fautes ou leurs disgraces deviennent pour nous des objets de plaisanterie , à moins qu'elles ne soient des objets de compassion. La Nature nous attendrit sur les maux d'autrui , lorsqu'ils nous paroissent considérables. Mais sont ils légers ? Nous aimons à jouir de cette sorte de supériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exemts.

CE seroit sans doute bannir l'enjouement de la Société, que de proscrire cette raillerie innocente , qui saisit le ridicule avec plus de gayeté que de
ma-

malice. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appesantir sur les défauts d'autrui. Ce penchant malin décèle une imperfection réelle. Est-ce être grand, que de l'être par la petitesse des autres?

IL en est de notre perfection comme de tout ce qui est susceptible de preuve. Elle se prouve à nous, non-seulement par la voix du sentiment, mais encore par celle de l'autorité.

IL y a peu d'hommes qui ayent ou assez de vertu, ou assez de vanité, pour se contenter d'une approbation intérieure. A peine ose-t-on s'estimer quand un suffrage étranger ne se joint pas à celui de l'amour propre.

NON-SEULEMENT l'estime d'autrui nous flatte, par l'idée favorable qu'elle nous donne de nos qualitez personnelles; elle nous persuade encore que les autres hommes envisagent notre félicité, comme faisant partie de la leur. Nous sommes dans une si grande dépendance les uns des autres, qu'il n'est aucun homme qui ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer

ou

ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux dans cet état de foiblesse , que l'estime publique , qui nous montre dans tout ce qui nous environne , une inclination générale à favoriser nos desirs? objet si flatteur que bien des hommes préféreroient un fantôme de réputation à un mérite réel.

MAIS si l'estime des autres hommes n'a d'attrait pour nous , que parce qu'elle nous paroît un gage de notre félicité , comment peut-on la rechercher par le sacrifice de sa propre vie? L'Histoire a immortalisé des Grecs , des Romains , des Chinois , qui se sont dévoués à une mort certaine , sans avoir eu d'autre perspective , que d'échanger leur vie contre les louanges de la postérité. Par quel prodige des hommes qui ne paroissent avoir connu d'autre vie que la présente , ont-ils pu consentir à cesser d'être , pour être heureux?

Cicéron a crû que le principe de cet héroïsme étoit toujours une espérance secrète de jouir de sa réputation , dans le sein même du tombeau. Mais il y a quelque chose de plus ; il ne seroit

pas impossible que ces hommes célèbres aient été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirez de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadez qu'ils le feroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre-humain; cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pû, par des imaginations vives, former un spectacle, dont le charme, quoique de peu de durée, fut, pour ainsi dire, d'un plus grand poids, qu'une suite de sentimens agréables, délayez dans le cours d'une longue vie.

CHAPITRE IX.

Des modifications du cerveau, qui précèdent ou accompagnent les sentimens agréables.

JE n'ai jusqu'ici recherché la source du plaisir que dans l'Ame, ou dans les organes du sentiment. A leurs
dis-

differentes modifications , il en répond toujours dans le cerveau de parallèles & de proportionnées , dont les vestiges se conservent par la Mémoire. Nous seroit-il possible d'en percevoir le mystère ? C'est ici principalement où la Nature s'est couverte d'un voile , que jamais les mortels ne pourront lever. Mais si nous ne devons pas nous livrer à l'espérance de voir , ne renonçons pas du moins au plaisir de deviner. Qu'au défaut de l'expérience , l'analogie nous prête son flambeau. Nous pouvons juger de l'impression qui se fait sur le cerveau , par celle qui se fait sur les organes des sens , qui en sont comme des extensions & des branches. Nous sommes donc autorisés à croire , qu'un objet qui est agréable , met en mouvement des fibres du cerveau , sans les affoiblir ou les épuiser ; que ce qui est douloureux , les blesse ; & que ce qui est ennuyeux , les laisse dans l'inaction.

NE soyons point surpris que la grandeur & la variété aient tant d'attraits : elles impriment dans le cerveau un mouvement doux à un grand nombre de fibres.

LA

LA nouveauté suffit pour donner de l'agrément à ce qui n'en a point ; parce qu'elle agit fortement sur une fibre du cerveau qui n'a point encore de pli. On peut mesurer la force de ce qui est nouveau , par l'impuissance des remèdes les plus souverains & des poisons les plus pernicioeux , dès qu'on y est accoutumé.

CE n'est pas seulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau , qui y fait éclore le plaisir ; c'est principalement le rapport qu'ont entr'eux les différens mouvemens qui y sont imprimez. Nous devons cette observation importante à la theorie de la Musique ; les accords sont d'autant plus agréables , que les vibrations qui les forment se réunissent plus souvent. Or la même analogie qui nous montre dans le cerveau une sorte d'écho , qui nous flatte par la répétition de l'ébranlement des corps sonores , nous montre de pareils échos dans les autres sensations. Il n'est donc point d'objet qui ne fasse sur nous une impression agréable , dès que ses parties

ex-

excitent en différentes fibres du cerveau des vibrations qui sont liées entr'elles, qui s'accordent & s'entretiennent mutuellement. La symmétrie, la rime, les proportions, l'imitation, le rapport des moyens à une fin & à un objet principal; tous ces différens rapports sont autant de sources d'agrémens, parce que ce sont comme des consonances formées par des mouvemens liés, qui se prêtent un mutuel secours.

MAIS pourquoi les qualitez qui forment la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame, nous frappent-elles si agréablement, lors même que nous n'apercevons pas les rapports secrets d'utilité, qui en font le mérite réel? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eu la Nature de former les hommes de façon, que malgré l'amour propre qui les divise, ils sont tous membres d'un même corps. Chacun d'eux a son mouvement séparé, dont l'intérêt personnel est le centre: & tous ces mouvemens particuliers & passagers, font partie du mouvement uni-
ver-

versel & immense, qui a pour centre le bien général.

LE principal moyen dont s'est servi la Nature, pour établir & conserver la société du genre-humain, a été de rendre communs entre les hommes leurs biens & leurs maux, toutes les fois que leur intérêt particulier n'y met point obstacle. Une personne délicate ne peut appercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure; & si dans un homme robuste cette impression est moins sensible, elle n'en est pas moins réelle.

LES sentimens affligeans ne sont pas les seuls qui soient contagieux; il suffit d'avoir de la gayeté dans l'esprit, pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

IL paroît donc que ces précieuses qualitez qui forment la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, font sur le Spectateur une impression parce qu'elles font naître dans son cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réussiroit si les dispositions

F

par-

particulières n'y mettoient pas obstacle.

ON a dit de la Geométrie , qu'elle avoit présidé à la construction des Cieux ; on peut dire de l'harmonie , qu'elle a présidé à la construction de nos cerveaux. L'impression presque miraculeuse qu'y fait la Musique dans certaines maladies , nous autorise à croire que ce sont des instrumens à cordes ; une multitude de filets nerveux , différemment tendus , les rend susceptibles d'une infinité de vibrations différentes ; ils se communiquent leurs mouvemens par l'entremise des yeux & des oreilles , & ils s'en communiquent d'autant plus , qu'il se trouve entr'eux plus de cordes à l'unisson , ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

NE voit-on pas que les Pères , les Princes , ceux qui ont une grande réputation , ou une imagination vigoureuse , exercent sur nos sentimens un empire presque absolu ? Rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment , de se pénétrer des mêmes idées. Il y a des ames , qui du premier coup d'œil , s'attirent

rent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer. Ceux qui rient ou pleurent sur le théâtre, font passer jusqu'à nous le sentiment qu'ils expriment.

MAIS par quelle mécanique les vibrations des fibres d'un cerveau peuvent-elles passer dans un cerveau étranger ? La theorie des sons jette encore quelque jour sur ce mystère. Le son parvient jusqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps sonore, des parcelles de l'air, des fibres de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaine continuë de cordes à l'unisson.

Mr. de Mairan, pour expliquer cette transmission, a conjecturé que l'air étoit composé d'une infinité de parcelles, dont chacune avoit son élasticité particulière. On peut appliquer à la lumière cette idée ingénieuse, & dans le rayon visuel qui paroît aux yeux une ligne indivisible, le microscope de l'esprit y apperçoit aisément une multitude sans nombre de parties différentes. Ainsi, quand l'état de notre ame se marque à des yeux étrangers par les mouve-

mens du corps , par les couleurs du visage , par la disposition de l'œil ; il y a tout lieu croire qu'il se forme , depuis notre cerveau jusqu'à celui du spectateur , une chaîne de cordes à l'unisson , qui portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

IL faudroit présentement pour achever cette esquisse de la theorie des sentimens , indiquer dans le cerveau la portion principale , siège du plaisir & de la douleur , qui reçoit l'empreinte des objets voisins , & qui agit en conséquence sur nos organes. Ce doit être une partie solide , puis-qu'il s'y grave des caractères que le cours de plusieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuse doit embrasser & toucher les extrêmités de chaque nerf du sentiment , pour en recevoir toutes les différentes impressions ; elle doit dominer sur l'origine de chaque nerf du mouvement , pour pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Ces différens caractères se rassemblent tous dans la *pièce* mère , qui enveloppe toute la masse du cer-

cerveau, y est fort adhérente, & produit par quantité de replis & de duplicatures particulières un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'insinuent dans toutes les circonvolutions, & pénètrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'IL étoit vrai cependant qu'il fut quelquefois arrivé, que le retranchement d'une portion considérable de la *pie-mère* n'eût donné aucune atteinte aux facultez du sentiment; Il y a lieu de croire que ce ne seroit point cette membrane nerveuse qui en seroit le siège. Quoi-qu'il en soit, il n'y a guère que le hazard de quelques accidens malheureux, qui puisse sur cette matière éclaircir tous nos doutes.



CHAPITRE X.

*Les loix du sentiment annoncent une
souveraine Intelligence.*

DES qu'on commença à étudier l'Anatomie, on s'appercût que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os auquel il s'attachoit. Quelques Anatomistes frappez de ce rapport, objectèrent aux Epicuriens, que si c'eut été une Puissance aveugle qui eut bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eut pas si parfaitement assorti à la pesanteur de chaque os la force du cordon destiné à le soutenir, ou à le mouvoir. Les Epicuriens repliquèrent que ces cordons n'avoient point été différenciez par la Nature ; mais que ceux qui faisoient le plus de mouvemens devenoient plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice deviennent les plus

plus robustes. C'est là, sans doute, l'unique retranchement de l'Atheïsme : Mais *Galien* (*) le foudroya aisément ; il démontra dans les enfans tirés du sein de leurs mères , ces mêmes proportions aussi marquées que dans les Athlètes les plus vigoureux.

Les différentes espèces de sentimens agréables nous fournissent une pareille preuve de l'existence de Dieu. Elles sont différenciées par des caractères naturels , dont il seroit absurde de faire honneur à une cause aveugle.

POURQUOI dans les productions de l'art, la convenance des moyens avec leur fin, ne plait-elle que quand on en est instruit ? & pourquoi s'annonce-t-elle dans la figure des hommes , des animaux , & des plantes , par un charme secret qui devance toutes nos réflexions ? Croirons-nous que la Nature ignore ce qu'elle-même nous révèle ? & refusons-nous de l'intelligence à l'Architecte de l'Univers , qui par les agrémens , comme par autant de caractères qu'a gra-

(*) *Galen.* de usu partium.

gravez sa main bien-faisante , nous instruit du rapport qu'ont les différentes parties de ses ouvrages à leur destination ?

Ces caractères sont plus ou moins marquez , suivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux sens , il n'en est point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau visage ; mais les traits les plus réguliers sont moins touchans que les graces de l'esprit , qui sont effacées à leur tour par les sentimens & par les actions , qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours présente à nos yeux. Celle de l'esprit & de l'ame ne se montre que par reprise. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous , leur agrément naturel se graduë toujours dans l'ordre que je viens d'exposer ; & c'est ainsi que la Nature nous apprend ce que l'expérience confirme , que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité que celle du corps , & qu'elle en donne moins que celle de l'a-

l'ame. Au reste, il est uniquement question ici de l'impression que font sur nous ces différens objets, quand ils s'offrent à nos yeux comme des tableaux, & que la passion ne trouble point notre vuë.

LA même Sagesse qui a différencié la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, a différencié aussi leurs mouvemens; ceux de l'esprit plus agréables que ceux du corps, le sont moins que ceux de l'ame.

VOICI une autre différence entre les plaisirs, qui annonce encore bien hautement une Puissance intelligente. La vapeur des parfums, les spectacles de l'architecture, de la peinture, & de la déclamation, les charmes de la Musique, de la Poësie, de la Geometrie, de l'Histoire, d'une Societé choisie; tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance est plaisir, & que leur privation n'est point douleur. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence; ce sont des graces qui nous enrichissent & augmentent notre bonheur. Combien de gens

F 5 qui

qui les connoissent peu , & qui jouissent pourtant d'une vie douce ! Ceux même qui y sont le plus sensibles , peuvent les perdre , s'ils savent les remplacer. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables. La loi , par exemple , qui nous invite à nous nourrir , ne se borne point à récompenser notre docilité , elle punit notre desobéissance. La Nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul , du soin de nous convier à notre conservation ; elle nous y porte par un ressort encore plus puissant , par la douleur.

UNE parfaite unité de dessein ne se montre pas moins dans la durée des sentimens que dans leur force. Ceux de la vuë , de l'ouïe , de l'esprit , du cœur , ceux qui accompagnent une occupation modérée semblent toujours s'offrir à nous : ils remplissent le vuide de la vie , sans donner atteinte à la santé. Il n'en est pas de même , par exemple , du plaisir attaché à la nourriture. Si sa durée se fut étendue au-delà du besoin , un usage immodéré des alimens les plus sains , les auroit bien-

bien - tôt changez en de mortels poisons.

DE tous les plaisirs, il n'en est guère d'aussi remarquables que ceux qui commencent notre vie, & qui en assurent la durée. Comment réussira-t-on à nourrir cet enfant nouvellement né? En vain la Nature lui a-t-elle préparé dans le sein de sa mère, l'aliment qui lui convient: par quelle voye l'engagera-t-on à exprimer cette précieuse liqueur? Reconnoissons ici les attentions d'une Puissance intelligente. Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultez, trouve un plaisir secret à remuer ses lèvres & ses joues, de la façon qui peut faire passer dans sa bouche le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il passe ainsi les premiers tems de sa vie, ou à dormir, ou à goûter les seuls plaisirs qu'il puisse ressentir; & cet être informe, qui sembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur, ne vit en effet que pour
une

une suite de sensations agréables.

L'AUTEUR de nos biens l'est aussi de nos maux ; & sur ce fondement quelques Philosophes , comme pour s'en venger , l'ont dégradé du titre d'intelligent , & relégué parmi les Causes aveugles. Mr. *Bayle* s'est signalé parmi eux. Voici le précis de sa doctrine :

„ Si c'étoit Dieu qui eut établi les
 „ loix du sentiment , ce n'auroit cer-
 „ tainement été que pour combler
 „ toutes ses créatures de tout le bon-
 „ heur dont elles sont susceptibles ; il
 „ auroit donc entièrement banni de
 „ l'univers tous les sentimens doulou-
 „ reux , & sur-tout ceux qui nous
 „ sont inutiles. A quoi servent les
 „ douleurs d'un homme dont les maux
 „ sont incurables , ou les douleurs d'u-
 „ ne femme qui accouche dans les
 „ deserts ? ”

TELLE est la fameuse objection que Mr. *Bayle* a étendue & répétée dans ses écrits en cent façons différentes ; & quoi qu'elle fut presque aussi ancienne que la douleur l'est dans le monde , il

a sçu l'armer de tant de comparaisons éblouissantes, que les Philosophes & les Theologiens en ont été effrayez comme d'un monstre nouveau. Les uns ont appelé la Métaphysique à leur secours; d'autres se sont sauvés dans l'immensité des Cieux, & pour nous consoler de nos maux, nous ont montré une infinité de Mondes peuplez d'habitans heureux. Je n'aurai recours ici à aucune supposition; je me bornerai à tirer de l'objection même, une preuve du dogme qu'on attaque, sans employer cependant d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légère.

LA plûpart des Philosophes, au lieu de former leurs idées sur les êtres, ont façonné les êtres sur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachez de la Nature; & semblables en quelque sorte au Héros de *Cervantes*, les yeux bandez & assis sur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'Univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

Mr.

Mr. Bayle a suivi cette maniere de philosopher. Il abuse de quelques expressions theologiques, pour ne reconnoître en Dieu d'autre fonction que celle de rendre toutes ses créatures parfaitement heureuses; & après s'être taillé une idole, que la Nature & la Religion désavouent, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ses mains. La Theologie naturelle est une branche de la Physique. Si nous voulons nous y garantir de l'illusion, faisons-y usage de la méthode qu'on employe avec succès dans les sciences du même ordre: interrogeons la Nature par nos observations, & sur ses réponses fixons nos idées.

ON peut former sur l'Auteur des loix du sentiment, deux questions totalement différentes; est-il intelligent? est-il bien-faisant? Confondre dans un seul examen ces deux objets, ou nier qu'un Etre fut intelligent, parce qu'il ne seroit pas bien-faisant au gré de nos desirs, ce seroit violer les premières loix de l'art de penser. Séparons donc ces deux questions, & com-

men-

mençons par l'éclaircissement de la première.

L'EXPÉRIENCE nous apprend qu'il y a des Causes aveugles, & qu'il en est d'intelligentes. On les discerne par la nature de leurs productions; & l'unité de dessein est comme le sceau qu'une Cause intelligente appose à son ouvrage. Or dans les loix du sentiment brille une parfaite unité de dessein. La douleur & le plaisir se rapportent également à notre conservation. Si le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous instruit de ce qui nous est nuisible. C'est une impression agréable, qui caractérise les alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance, mais c'est la faim & la soif qui nous avertissent que la transpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous mêmes, & qu'il seroit dangereux de différer plus longtems à réparer cette perte.

DES nerfs répandus dans toute l'étendue du corps, nous informent des dérangemens qui y surviennent; & le
sen-

sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire , afin qu'à proportion que le mal est plus grand , on se hâte davantage d'en repousser la cause , ou d'en chercher le remède.

IL arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte ; rien de ce qui est autour de nous ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment , comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement régulent la succession des changemens qui arrivent dans les corps , & portent quelquefois la pluye sur des rochers ou sur des terres stériles. Les loix du sentiment régulent de même la succession des changemens qui arrivent dans les êtres animés ; & des douleurs qui nous paroissent inutiles en sont quelquefois une suite nécessaire , par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers , est un bien moindre inconvénient , que n'eut été leur mutabilité continuelle , qui n'eut laissé subsister aucun principe fixe ,

capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

CELLES du mouvement sont d'ailleurs si parfaitement assorties à la structure des corps, que dans toute l'étendue des lieux & des tems, elles préservent d'altération les élémens, la lumière, le soleil; & fournissent aux animaux & aux plantes ce qui leur est nécessaire ou utile. Celles du sentiment sont de même si parfaitement assorties à l'organisation de tous les animaux, que dans toute l'étendue des lieux & des tems, elles leur indiquent ce qui leur est convenable, & les invite à en faire la recherche; elles les instruisent de ce qui leur est contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repousser.

QUELLE profondeur d'intelligence dans l'Auteur de la Nature, qui par des ressorts si uniformes, si simples & si féconds, varie à chaque instant la scène de l'Univers, & la conserve toujours la même!

CHAPITRE XI.

Les loix du sentiment annoncent une Intelligence bien-faisante.

NON-SEULEMENT les loix du sentiment se joignent à tout l'Univers, pour déposer en faveur d'une Cause intelligente : Je dis plus ; elles annoncent un Législateur bien-faisant.

SI pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repousse ; & tous les jours je dois à de pareils avertissemens la conservation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

MAIS si je n'approche du feu qu'à une distance convenable, je sens alors une chaleur douce ; & c'est ainsi qu'aussi-tôt que les impressions des objets, ou les mouvemens du corps, de l'esprit, ou du cœur, sont tant soit

peu

peu de nature à favoriser la durée de notre être ou sa perfection; notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. J'appelle ici à témoin de cette profusion de sentimens agréables, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vuë; la Musique, la Danse, la Poësie, l'Eloquence, l'Histoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations; l'amitié, la tendresse; enfin tous les mouvemens du corps, de l'esprit & du cœur.

Mr. Bayle & quelques autres Philosophes, attendris sur les maux du genre-humain, ne l'en croient pas suffisamment dédommagé par tous ces biens; & ils nous font presque regretter que ce ne soit pas eux qui aient été chargés de dicter les loix du sentiment. Supposons pour un moment, que la Nature se soit reposé sur eux de ce soin, & essayons de deviner quel eut été le plan de leur administration. Ils auroient apparemment commencé par fermer l'entrée de l'Univers à tous les sentimens douloureux; nous n'eussions vécu que pour le plaisir. Mais

notre vie auroit eu alors le fort de ces fleurs qu'un même jour voit naître & mourir. La faim, la soif, le dégoût, le froid, le chaud, la lassitude, aucune douleur ne nous auroit plus averti des maux présens ou à venir ; aucun frein ne nous auroit modéré dans l'usage des plaisirs ; & la douleur n'eut été anéantie dans l'Univers que pour faire place à la Mort, qui pour détruire toutes les espèces d'animaux, se fut également armé contr'eux de leurs maux & de leurs biens.

LES Législateurs dont nous venons de parler, pour prévenir cette destruction universelle, auroient apparemment rappelé les sentimens douloureux ; & se feroient contenté d'en affoiblir l'impression : ce n'eut été que des douleurs sourdes, qui nous eussent avertis, au lieu de nous affliger.

MAIS tous les inconveniens du premier plan se feroient retrouvés dans le second. Ces avertissemens respectueux auroient été une voix trop foible pour être entendue dans l'usage des plaisirs. Combien d'hommes ont peine à y en-

ten-

SENTIMENS AGRÉABLES. 101

tendre les menaces des douleurs les plus vives? Nous eussions encore bientôt trouvé la mort dans l'usage même des biens destinés à assurer notre durée.

Pour nous dédommager de la douleur, on auroit peut-être ajouté une nouvelle vivacité aux plaisirs des sens. Mais ceux de l'esprit & du cœur, fussent alors devenus insipides; & ce sont pourtant ceux qui sont le plus de nature à remplir le vuide de la vie: l'ivresse de quelques momens eut alors empoisonné tout le reste du tems par l'ennui.

EUT-CE été par l'augmentation des plaisirs de l'ame qu'on nous eut consolé de nos douleurs? ils eussent fait oublier le soin du corps.

ENFIN auroit-on redoublé dans une même proportion tous les plaisirs, ceux des sens, de l'esprit, & du cœur? Mais il eut fallu ajouter aussi dans la même proportion une nouvelle vivacité aux sentimens douloureux. Il ne seroit pas moins pernicieux pour le genre-humain d'acroître le sentiment

du plaisir sans acroître celui de la douleur, qu'il le feroit d'affoiblir le sentiment de la douleur sans affoiblir celui du plaisir. Ces deux différentes réformes produiroient le même effet, en affoiblissant le frein qui nous empêche de nous livrer à de mortels excès.

LES mêmes Législateurs eussent sans doute caractérisé par l'agrément tous les biens nécessaires à notre conservation ; mais eussions-nous pû espérer d'eux qu'ils eussent été aussi ingénieux que l'est la Nature à ouvrir en faveur de la vuë, de l'ouïe, & de l'esprit, des sources toujours fécondes de sentimens agréables, dans la variété des objets, dans leur symmétrie, leurs proportions, & leur ressemblance avec des objets connus. Auroient-ils songé à marquer par une impression de plaisir, ces rapports secrets qui font les charmes de la Musique, les graces du corps & de l'esprit, le spectacle enchanteur de la beauté dans les plantes, dans les animaux, dans l'homme, dans les pensées, dans les sentimens ?

NE

NE regrettons donc point la réforme qu'*Epicure* & Mr. *Bayle* auroient voulu introduire dans les loix du sentiment. Reconnoissons plutôt que la bonté de Dieu est telle, qu'il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agrémens, qui ont pû être marqués du sceau de sa Sagesse.

JE ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des *Manichéens*, dont l'un distribuoit le plaisir, & l'autre la douleur. Mr. *Bayle* a paru vouloir relever ce système écroulé depuis tant de siècles ; mais il ne se servoit apparemment de ces ruines, que comme on se sert à la guerre d'une mazure dont on essaye de se couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point assez superstitieux, pour être tenté de croire en deux Divinitez. Quoiqu'il en soit, je me contenterai d'observer ici, que puisque la distribution du plaisir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de dessein, elles n'annoncent point deux Intelligences essentiellement ennemies.

CHAPITRE XII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.

Nous nous dégradons par l'admiration de ce qui nous est ou inférieur, ou égal. Mais quand après avoir observé les démarches d'une Intelligence souveraine, on voit un art infini s'offrir à nous de toutes parts ; l'étendue de l'admiration devient alors la mesure de la grandeur de l'ame ; & c'est ici où un sentiment, que l'ignorance enfante d'ordinaire, a le privilège de naître du sein même de la science.

Si Dieu mérite notre admiration à titre d'Intelligence infinie, il ne mérite pas moins notre reconnoissance & notre confiance, à titre d'Intelligence bien-faisante.

Epicure, en combattant le dogme de l'existence de Dieu, se félicitoit d'ailleurs
néan-

néantir une Puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée superstitieuse d'un Etre, qui en nous donnant des goûts, nous offre de toutes parts des sentimens agréables; qui en nous composant de diverses facultez, a voulu qu'il n'y en eut aucune dont l'exercice ne fut un plaisir? Les biens qui s'offrent à nous, seront-ils donc empoisonnez, par l'idée que ce sont des présens d'une Intelligence souveraine? & n'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, puisque ce sont des gages de sa bonté?

ENFIN la puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté, sont autant de titres qui exigent de nous une parfaite soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les loix qu'il nous impose.

Nous révolterons-nous contre une puissance infinie? n'ajoutons point à nos maux celui de nous faire traîner malgré nous par une main toute-puissante.

PLACEZ dans l'Univers comme dans le jardin d'Eden, si l'usage d'un fruit nous est interdit, n'en acceptons pas

G s avec

avec moins de reconnoissance ceux qui se présentent à nous de toute part. Jouïssons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le desir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe, qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le trône du Mogol? N'ayons donc ni desir, ni inquiétude, ni chagrin, sur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous sont destinez; & regardons-en l'acquisition comme aussi impossible que celle de l'Asie. En nous soumettant ainsi volontairement à une Puissance, à laquelle nous sommes nécessairement assujettis, nous avons la satisfaction de savoir qu'admis à ses Conseils, nous applaudirions aux motifs de ses loix & aux raisons de sa conduite.

TELS sont les hommages envers Dieu, qu'une loi éternelle exige de toutes les Intelligences. Or le plaisir les accompagne, puis-qu'il accompagne tout mouvement de l'ame, que la haine & la crainte n'empoisonnent point.

CHA.

CHAPITRE XIII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.

Nos devoirs envers nous-mêmes se réduisent à savoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à soutenir nos maux avec courage.

IL y a eu une secte de Philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables. Leurs Ecoles ne retentissoient que de l'austère leçon, *abstenez-vous des plaisirs*. Mais quoi? ne s'offrent-ils pas à nous de toute part, soit que nous ouvrons les yeux ou les oreilles, que nous faisons usage d'alimens sains, que nous sachions nous occuper, ou nous amuser à propos, que nous jouissions de la solitude, ou de la société? Tous ces biens inséparables de la vie, seront-ils l'objet de nos dédains, plutôt que de notre reconnoissance?

JE dis plus ; le plaisir naît du sein même de la Vertu. Quoi de plus heureux , que de se plaire dans une suite d'occupations convenables à ses talens , & à son état ? Ce qui nous délasle de ces occupations est toujours d'autant plus agréable , qu'un usage modéré en prévient le dégoût. Les spectacles que nous offrent l'Histoire & la Tragédie , ne sont jamais plus charmans , que quand la beauté de l'ame y brille dans tout son jour. L'amitié qu'enfante la vertu , donne naissance aux plaisirs le plus délicats ; & de tous les commerces que forme la tendresse , en seroit-il aucun plus délicieux , que celui qui faisant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime , concilieroit tous les goûts , assortiroit toutes les vuës , & confondroit tous les intérêts ?

IL se présente ici d'abord une question importante , qui , bien avant la naissance d'*Epicure* & de *Platon* , a partagé le genre-humain en deux Sectes différentes. Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame ? Pour en juger , imaginons-les entièrement sé-

pa-

pare
leur
Qu'
prit
duré
nois
ceux
poin
mé,
tout
men
le m
train
sirs
rasse
cœu
Geo
four
quer
par
ce d
livre
gloir
tu,
ves
deur
que
pa-

parez les uns des autres, & portez à leur plus haut point de perfection. Qu'un Etre insensible à ceux de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute sa durée ; mais que privé de toute connoissance il ne se souviennne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoye point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveugle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur ; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie, les Belles-Lettres, lui fournissent de belles idées, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit : s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes de la grandeur & de la beauté de son ame ; & que dans le fond de son cœur, sa confor-

formité à la Raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète, que rien ne puisse altérer.

IL me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui placez entre ces deux états de bonheur, préférassent, pour me servir de l'expression de *Socrate*, au sort d'un Dieu, la félicité d'une huitre.

LES voluptez du corps ne sont jamais plus vives que quand elles sont des remèdes à la douleur. C'est l'ardeur de la soif qui décide du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. *Socrate*, qui dans ses tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait qu'à la noblesse de l'image, comparoit ces sensations à celle de la gratelle : le mes-aïse les précède, les accompagne, & en s'évanouissant les emporte avec lui. La plupart des plaisirs du cœur & de l'esprit, ne sont point altérez par ce mélange impur de la douleur.

IL y a plus; tout ce que la Volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit & du cœur; sans leur secours, elle devient bien-tôt fade & insipide.

EN

ENFIN, les plaisirs du corps n'ont guère de durée, que ce qu'ils en empruntent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-de-là, ils deviennent des principes de douleur. Les plaisirs de l'esprit & du cœur, leur sont donc bien supérieurs, n'eussent-ils sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

MAIS parmi les sentimens de l'esprit & du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence? Il me semble que le suffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour propre.

POURQUOI est-on plus offensé du mépris que de la haine? C'est qu'il est plus douloureux de douter de sa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

UN Comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier: Que n'en confie-t-on la garde au plaisir? que ne l'enchaîne-t-on par les délices? *Plaute* & *Aristote* ont adopté cette plaisanterie. Mais tous ces Poëtes auroient peu connu le cœur humain, s'ils

s'ils eussent crû sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eut pas été nécessaire pour l'y déterminer, de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire. Qu'il se fut trouvé méprisable dans sa prison, ou qu'il y eut craint le mépris des autres hommes, il eut bien-tôt été tenté de préférer un péril illustre à une volupté honteuse. Et c'est de quoi l'Europe entière nous fournit presque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes, qui vivoient tranquillement dans le sein du plaisir, en sortent pour vivre dans les périls & les fatigues de la guerre ? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort que le mépris.

C'EST l'idée de la perfection, qui depuis plus de deux mille ans, rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives. Elle a précipité dans le sein de la mort, des hommes charmez de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'est une sorte d'idole, à qui, pour effacer
une

une insulte reçue, l'on sacrifie tous les jours sa patrie, son repos, les plus grands établissemens & la vie même. Enfin l'Amour, qui semble ne vivre que par les sens, doit ses plaisirs les plus doux à des idées flatteuses.

Tout ce qui nous flatte n'est pas d'un égal prix. Aspirer à être estimé des autres hommes, sans l'être de soi-même; c'est consentir à être malade pour paroître sain. La Nature ne se repose pas sur notre Raison du soin de nous annoncer cette importante vérité; & quoi qu'elle répande de l'agrément sur les marques d'estime qu'on nous donne, elle attache cependant une sorte de flétrissure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle est ici en contradiction avec elle-même? Pourquoi proscrire-elle par le ridicule une recherche qu'elle semble autoriser par le plaisir? Au lieu de censurer sa conduite, admirons sa sagesse. Elle nous apprend par la voix secrète du sentiment, que la considération publique est une sorte de récompense de la vertu; mais qu'elle n'en doit pas être

H

le

le motif. C'est en effet se dégrader soi-même , que d'être trop avide de l'estime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conscience éclairée , que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever , que fuit tôt ou tard l'estime des autres hommes , & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

NE nous laissons donc pas éblouir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme plongé dans la mélancholie ? il mesuroit sa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à sa suite , & dont il grossissoit son être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortège nombreux : insensible à tous les biens qui lui restent, il est malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le sein de l'opulence & de la grandeur, est saisi de rage & de désespoir ; il jugeoit de son excellence par la tendresse d'une femme, par la faveur d'un Prince ; ce qui le flattoit lui est enlevé , & laisse dans son cœur un vuide , dont l'hor-

l'horreur se répand sur tous les biens qui l'environnent.

IL est vrai que des fantômes de perfection , font quelquefois sortir d'une imagination séduite & enchantée , un éclair de plaisir bien plus vif , que n'est la lumière douce & durable qui accompagne la Raison ; mais ce sentiment passager est de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fièvre que dans la santé ; il suppose une maladie de l'ame , d'où naissent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans la jouissance, le désespoir dans la privation.

CE n'est pas seulement dans des preuves réelles de perfection , qu'on peut trouver une sorte de félicité ; c'est encore dans la nature même de ses occupations.

MAIS parmi les différentes occupations qui s'offrent à nous , nous livrerons-nous sans mesure à celles qui sont le plus agréables ? Les mêmes sensations trop continuées émousseront bientôt ce sentiment ; le dégoût & l'ennui sortiront du sein même de la volupté ,

& anéantiront ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis si redoutables ? on ne le peut qu'en se ménageant un cercle d'occupations assez variées, pour que des privations passagères rendent aux différens objets de nos gouts une fleur de nouveauté. Les plaisirs de l'esprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la solitude & la société, les délassemens & les occupations sérieuses, tous ces différens biens se prêtent de nouveaux charmes en se succédant ; & leur variété dans la vie, fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portions dans nos différentes facultez une infinité de germes précieux, que le défaut de culture laisse périr. C'est à l'étude des sciences & des arts à les faire éclore. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-seulement de préservatifs contre les passions, mais encore de ressources pour l'agrément de la vie.

Un grand Poète a feint que *Jupiter* avoit ouvert au pied de son trône deux

deux fontaines , l'une du plaisir , l'autre de la douleur ; qu'il mêloit à son gré ces liqueurs contraires , & décidait du bonheur ou de l'infortune de chaque homme par le mélange fatal qu'il verfoit sur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes espèces de sentimens agréables ? L'idée de notre perfection , & l'exercice successif de nos différentes facultez , sont comme deux sources toujours ouvertes de plaisirs différens. Une Intelligence bien-faisante mêle par portions égales ces deux précieuses liqueurs en faveur de l'homme sage , & les verse incessamment sur lui.

NE plaçons donc pas le souverain bien dans l'opulence , ni dans la grandeur. Il n'est point d'état où l'on ne puisse faire de sa vie un tissu de sentimens agréables , dès qu'on peut s'y procurer une suite d'occupations vertueuses , qui exercent nos puissances sans les fatiguer. Ceux-là seuls sont heureux en possédant les faveurs de la fortune , qui pourroient être heu-

reux sans les posséder. En effet, il n'y a de bonheur solide, que pour celui qui renfermant ses desirs dans la sphère des besoins réels, & des biens qui sont à sa portée, se fait de cette enceinte, comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur passe cette ligne marquée par la Nature, il se perd dans un champ immense, où il cherche en vain des bornes qui arrêtent & qui fixent la violence de ses mouvemens.

La santé, l'appetit, la force du corps, semblent être réservées à la pauvreté. Les plaisirs de l'esprit, de l'amitié, de la tendresse, la tranquillité de l'ame, la joye, la satisfaction intérieure, se trouvent aussi souvent à la suite d'une médiocre fortune, que dans le cortége des Rois. Quels sont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur? c'est de flatter l'amour propre, par l'étendue des bâtimens, par la richesse des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut sans doute être heureux en usant de

de ces biens; mais on est à plaindre, si l'on a besoin de ces témoignages trompeurs de perfection. Il en est, ce me semble, comme des parfums & des concerts: il est agréable d'en jouir, il est bien malheureux de ne pouvoir en soutenir la privation.

NON-SEULEMENT la sagesse écarte loin de nous le chagrin; elle garantit même de la douleur, qui dans les tempéramens bien conformez, ne doit guère sa naissance qu'aux excès; & lors qu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage. Un Capitaine Grec, fameux par la plus belle de toutes les retraites, (*Xenophon*) nous assure que la même fatigue n'est pas aussi pesante pour le Général que pour le soldat; la vanité du Général porte la moitié d'un fardeau que le soldat porte tout seul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques, marquent de la gayeté dans le sein des douleurs les plus vives; ils maitrisent leur attention au point de la détourner du sentiment

désagréable qui les frappe, & de la fixer sur le fantôme de perfection auquel ils se devoient. Seroit-il impossible que la Raison & la Vertu apprissent de l'ambition & du préjugé à affoiblir aussi le sentiment de la douleur par d'heureuses diversions?

CHAPITRE XIV.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers les autres hommes.

SI nous voulons remplir tous nos devoirs envers les autres hommes, soyons justes & bien-faisans. La Morale nous l'ordonne : la Theorie des sentimens nous y invite.

L'INJUSTICE, ce principe fatal des maux du genre-humain, n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes; c'est une sorte de serpent qui
com-

commence par déchirer celui qui le porte dans son sein. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses ou dans celle des honneurs, & en fait fortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flattat-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu; il devroit toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection ou son bonheur dans une possession chancelante d'objets, dépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune.

NON-SEULEMENT l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des Puissances étrangères, mais encore en faisant une sorte de guerre secrète à tout ce qui nous environne; ils jettent dans nos cœurs des semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bien-veillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? on voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte alors tout entier par son propre

H s

poids

poids à la bien-veillance & à l'amitié. Or s'il est vrai que tout mouvement de bien-veillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète dès que la bien-veillance y domine; que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur; notre bonheur fera toujours d'autant plus complet & plus solide, que notre façon de vivre sera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bien-veillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'HABITUDE de la justice & de la bien-veillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'AUTEUR de la Nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux desirs différens; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

DANS l'état de liberté, qui, sui-
vant

vant les Jurisconsultes, a précédé l'établissement des Loix, il étoit plus important, & par conséquent plus agréable; d'être craint que d'être aimé; parce que contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte est une barriere plus puissante que la reconnoissance. Aussi pour les Souverains, qui sont les uns par rapport aux autres dans cet état de liberté, est-il plus flatteur d'être redouté des Puissances voisines que d'en être aimé. Il n'en est pas ainsi des particuliers; les Loix veillent à la conservation de leurs biens, de leur honneur, de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint? Mais il leur est important, & par conséquent agréable, d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, souvent des services essentiels, & toujours une suite continuë d'égards plus flatteurs que les services. Si l'on a dit de la loüange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit la plus agréable de toutes les Musiques, on peut dire de même, qu'il n'est point de spectacle

 plus

plus doux que celui de se voir aimé.

OR ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bien-veillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de foiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la Vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel, leur bien commun. Jugeons-en par l'intérêt qu'on prend aux hommes vertueux, que la Tragédie fait revivre sur nos théâtres.

IL est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet, aussi-bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour; il est presque impossible de réussir longtemps à la montrer où elle n'est pas: le vrai moyen de paroître juste & bien-faisant, c'est de l'être.

IMAGINONS présentement un homme qui haï de tous ceux qui le connoissent, les haïsse à son tour. Tous les ob-

objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunez dont le cœur est livré dans les Enfers à l'habitude de la haine & de l'injustice , qui a fait ici bas leur crime , & commencé leur supplice.

IMAGINONS au contraire un homme juste & bien-faisant , qui aimé & estimé de tous ceux qui l'approchent , ne vive que pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offriront à ses yeux , lui seront agréables. Tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront des plaisirs. Tel est l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le Ciel à l'habitude de bien-veillance , qui a fait ici-bas leur vertu , & commencé leur récompense.

RIEN de plus rare sur la Terre , qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bien-faisant. Entre ces deux extrêmes est une Mer immense où flottent la plupart des hommes. Ils
ap-

approchent d'autant plus le comble du malheur que le cœur est plus livré à la haine ; mais plus il l'est à la bien-veillance ; plus ils touchent à la parfaite félicité.

MAIS comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Mais quoi de plus nécessaire que d'être heureux ? & peut-on l'être, si l'on ouvre son cœur à la haine ? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Si ceux de qui nous nous plaignons n'ont eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons, pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions crû devoir être en pareilles circonstances ? Si c'est injustement qu'ils nous attaquent, ils sont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce sont des malades, qui dans leur fièvre chaude croient se guérir en blessant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur ; mais ne nous en pu-

punissons point nous-mêmes, par des mouvemens qui portent le trouble dans notre ame.

OUTRE les sentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui résultent des circonstances où la Nature & la Fortune nous ont placez. Ils se réduisent à nous conduire envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire desirer à tous ceux qui sont dans de pareilles circonstances, qu'on ait à leur égard une pareille conduite. L'accomplissement de ces devoirs est donc de nature à nous assurer l'estime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des sentimens de bienveillance.

DE tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié. Elle nous ordonne de renoncer en faveur de notre ami à nos intérêts les plus chers, & nous le fait en-

envisager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuse. Il n'est point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accomplissement de ces devoirs, qui paroissent si austères ; & sentir qu'on en est capable, est déjà un plaisir bien délicat.

IL y a eu des Ecrivains célèbres, qui ont soutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner ; & que c'étoit une extension de nous-mêmes, qui nous exposoit à la misère, non-seulement en notre propre personne, mais aussi en celle d'autrui. Il me semble que penser ainsi, c'est ignorer la puissance de l'amour. Telle en est la vertu magique ; par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'annéantir, & jusques dans leur tristesse mutuelle, régne une sorte de douceur qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

CHAPITRE XV.

Du bonheur attaché à la vertu.

APRÈS avoir indiqué les différentes espèces de plaisirs qui accompagnent la vertu , je vais les rassembler ici sous un même point de vuë.

Nous avons dans *Sextus Empiricus* , l'extrait d'un ouvrage de *Crantor* sur la prééminence des différens biens. Ce Philosophe célèbre feignoit qu'à l'exemple des Déeses , qui avoient soumis leur beauté au jugement de *Paris* , la Richesse , la Volupté , la Santé & la Vertu , s'étoient présentées à tous les Grecs rassemblez aux jeux Olympiques , afin qu'ils leurs marquassent leur rang , suivant le degré de leur influence sur le bonheur des hommes. La Richesse étala sa magnificence , & commençoit à éblouir les yeux de ses Ju-
I ges ,

ges, quand la Volupté représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit obtenir le premier rang. La Santé le lui contesta: sans elle la douleur prend bientôt la place de la joye. Enfin, la Vertu termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le sein de la richesse, du plaisir & de la santé, l'on seroit bien-tôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses eunemis. Le premier rang lui fut donc adjugé, le second à la Santé, le troisième au Plaisir, le quatrième à la Richesse.

C'EST bien dégrader, ce me semble, la Vertu, que de lui donner pour principale fonction celle d'être la garde de ses rivales. L'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

LA Richesse, le Plaisir, la Santé, deviennent des maux pour qui ne fait pas en user. La Sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de Bien, puisqu'elle seule est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais

vais usage. Elle éloigne de nous les sentimens douloureux, & rassemble en notre faveur tous les sentimens agréables. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fleaux qui affligent le plus le genre-humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos desirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, en les conformant à la Raison, & les soumettant pleinement à l'ordre immuable qu'a établi une souveraine Intelligence. L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte son poison jusques sur le trône. Il n'ose approcher de la Sagesse, qui remplissant d'une suite d'occupations vertueuses le cours de la vie, y forme une chaîne de sentimens agréables. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance. Elle nous offre dans toute leur vivacité les plaisirs des sens, dont l'agrément se proportionne au besoin réel qu'on en a. Les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusques

I 2

dans

dans la solitude & dans l'adversité. Elle nous affranchit, autant qu'il est possible, du caprice d'autrui & de l'empire de la Fortune, en plaçant notre perfection, non dans une possession d'objets toujours prêts à nous échaper, mais dans un usage de nos facultez assorti à notre état présent.

DE quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'aperçoit que des motifs d'une joye secrète. Il se conforme aux intentions de son Auteur; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne; il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les Intelligences, si toutes les Intelligences pouvoient le pénétrer. Son cœur exempt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir : Enfin la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le secret de son ame, suivant l'expression de *Salomon*, une fête continuelle. Et c'est ainsi que
 tou-

toutes les espèces de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & que se combinant ensemble par des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuse de toutes les harmonies. Peut-être ce tableau du Sage n'est-il qu'une idée : on sera du moins d'autant plus heureux, qu'on y ressemblera davantage.

MAIS le plus grand bien dont jouisse ici-bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui désespère les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse.

L'HOMME injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aggrave ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son ame;

par l'autorité de la Révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant.

IL n'en est pas ainsi de l'homme parfaitement vertueux. La mort lui ouvre le sein d'une Intelligence bien-faisante, dont il a toujours respecté les loix & ressenti les bontez.

S'IL est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable, & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet; il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse, que celle d'un homme, qui trouvant dans la vertu un bonheur réel & présent, voit encore dans l'idée de la mort la perspective d'une félicité parfaite



CHAPITRE XVI.

Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.

LA plûpart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres ; & dans le sein même de la Grandeur , ils n'aspirent souvent à être heureux qu'à titre de mendiants. Il est presque impossible que les puissances qui décident de leur sort , s'accordent toujours avec ce qu'ils desirent. Le cœur de chaque homme , pour me servir d'une expression Cartésienne , est une sorte de tourbillon , qui a pour centre de ses mouvemens son bonheur personnel. Désirer que notre félicité devienne le centre commun des tourbillons voisins , c'est vouloir changer leur nature , c'est consentir à n'être heureux que par miracle. Ajustons-nous donc , du mieux qu'il nous est possible , avec ce qui nous environne ; mais n'espérons point nous

former un état solidement heureux , si ce n'est par nos propres mouvemens.

J'APPELLE états heureux , ceux où les sentimens agréables l'emportent de beaucoup sur les sentimens affligeans ; & ils se partagent en trois classes différentes , suivant que les mouvemens du corps , de l'esprit ou du cœur y dominent.

Si nous voulons rassembler un nombre d'hommes heureux , nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes ; mais nous en trouverons beaucoup parmi ceux à qui un travail modéré , fournit aisément de quoi sûvenir à leurs besoins & à ceux de leur famille. Nous nous apercevrons bien-tôt , que la plupart d'entr'eux , exemts d'inquiétude , de chagrin & d'ennui , portent dans le fond du cœur une joye secrète toujours prête à se développer. Si leurs jours ne sont pas filez d'or , ils le sont du moins de soye ; c'est un tissu de sentimens doux , où il n'entre ni plaisir vif , ni chagrin amer.

LES mouvemens du corps sont moins

agréables que ceux de l'esprit. Un genre de vie sera donc plus heureux, s'il est dévoué aux Sciences, que s'il l'étoit à des travaux mécaniques. Quoi de plus flatteur, que d'entrer en possession de tous les lieux, de tous les tems, de toute la Nature? Cependant le sanctuaire d'un bonheur si délicat, ne s'ouvre que pour quelques mortels privilégiés. La barbarie en ferme l'entrée à la plûpart des hommes. C'est elle qui pour le malheur du genre-humain, a annobli l'injustice chez les Conquérans, & a souvent flétri le savoir chez les particuliers.

PUISQUE le cœur est de toutes nos facultez celle d'où partent les mouvemens les plus agréables; le genre de vie qui mérite la préférence sur tous les autres, est celui où les mouvemens de bien-veillance dominant davantage.

CEUX que la fortune a enrichis de ses présens, n'en recuilleront tout le fruit que par leur penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes; jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

IL n'est donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain, qui ne renfermant point sa bien-veillance dans le cercle étroit des Courtisans qui l'environnent, la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ses Etats ; y animer les arts & le commerce & y encourager les talens & les vertus. La certitude qu'il a d'acroître & d'affermir sa puissance, l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés, le spectacle de tout un peuple heureux par ses bien-faits, l'exécution du plus noble de tous les projets indépendante des biens de la fortune, une suite continuë des mouvemens de bien-veillance les plus flatteurs, tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur, conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

IL est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux, il ne s'en trouve
peut-

peut-être pas d'aussi vifs que ceux d'un Conquérant, dont la victoire couronne l'ambition. Mais le Conquérant n'acquiert cette sorte de plaisir, qu'au prix de pouvoir être le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XVII.

Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.

DE toutes ces observations, il résulte ce qui paroitra un paradoxe à bien des gens; c'est que la Philosophie morale est à la portée de tous ceux qui sont capables de la réflexion la plus légère. Cependant les Philosophes, & la plupart des Législateurs, condam-
nent

nent le peuple à une ignorance grossière. Ils n'ont presque connu d'autre frein pour le contenir que la terreur des supplices. *Platon* lui-même, dans cette République où il s'est permis les idées les plus hardies, n'a pas osé former un peuple solidement vertueux ; il ne confie qu'au Magistrat le dépôt de la Philosophie morale. Mais quelles sont donc les profondeurs de cette science réservée à des âmes privilégiées ? Il me semble qu'on peut toute la comprendre dans ces deux maximes-ci, qui sont comme le résultat de la science des sentimens :

1°. PLAÇONS, autant qu'il est possible, notre bonheur & notre perfection, non dans des biens qui soient hors de nous, mais dans une suite d'occupations assorties à nos talens & à notre état.

2°. PRENONS avec les autres hommes une façon de vivre, qui soit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bien-veillance, & à en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble & de chagrin.

OR

OR pour comprendre ces vérités , pour en pénétrer les détails ; il n'est pas besoin de s'élever jusques aux cieux , ni de percer dans les abîmes , elles sont aussi faciles à saisir que les principes des arts les plus communs ; il en sort de toute part des démonstrations , soit qu'on réfléchisse un moment sur soi-même , ou qu'on ouvre les yeux sur ce qui s'offre à nous tous les jours.

L'ARTISAN dont parle *Horace* , auroit suffi pour apprendre à tout un peuple qu'on ne peut être heureux que par des occupations assorties à ses talens. Il étourdissait tout son voisinage par des chansons qui commençoient avec le jour & ne finissoient qu'à la nuit. Le *Beaupère d'Auguste* pour s'affranchir de l'importunité de sa Musique , l'enrichit par le présent d'une terre , où l'ennui & l'inquiétude prirent bien-tôt la place de sa gayeté : Reprenez vos dons , vint-il dire à son Bien-facteur , & rendez-moi à mes travaux.

QUANT à l'obligation de ne point placer sa perfection dans des biens qui soient hors de nous , nous apprenons de

de *Lucien*, que le peuple d'Athènes en étoit si pénétré, que les étrangers qui paroissent vouloir surprendre son estime par la magnificence de leur cortége, n'en obtenoient que le mépris.

ENFIN, il ne faut qu'être capable d'aimer & de haïr, pour pouvoir s'assurer que notre genre de vie sera d'autant plus heureux, qu'il portera dans le cœur plus de mouvemens de bien-veillance, & en écartera davantage tout mouvement de haine. Aussi est-il certain par les Historiens & par les Voyageurs, que chez les peuples où la façon de vivre a fermé l'entrée à l'avidité des richesses, c'est une qualité populaire d'être généreux & bien-faisant envers ceux qu'on n'envisage point comme ses ennemis.

LES maximes que je viens d'exposer, si importantes par leur objet & si frappantes par leur évidence, sont cependant voilées par la plûpart des hommes; & la Philosophie morale si digne des hommages de tout le genre-humain, semble comme le *Jupiter d'Egypte*, avoir établi son Temple dans un dé-

désert. Les vices du tempérament, l'excès de la misère & de la richesse en sont des causes particulières; les défauts de l'éducation en sont la cause générale.

LES Législateurs de Lacédémone & de la Chine, ont presque été les seuls qui n'ayent pas crû devoir se reposer sur l'ignorance des pères ou des maîtres, d'un soin qui leur a paru l'objet le plus important du pouvoir législatif. Ils ont fixé dans leurs Loix le plan d'une éducation détaillée, qui pût instruire à fond les particuliers sur ce qui faisoit ici-bas leur bonheur, & ils ont exécuté ce que dans la theorie même, on croit encore impossible, la formation d'un peuple philosophe. L'histoire ne nous permet point de douter que ces deux Etats n'ayent été très féconds en hommes vertueux; ils l'eussent été apparemment encore davantage, si l'éducation & la morale y eussent été plus parfaites.

F I N.

